

Deuxième partie

Kokou contu d'odyéchu

Quelques histoires de là-haut



Journée du patrimoine, en septembre 2002,
au hameau de Fraisse (Saint-Jean-Soleymieux) :
Jean Chassagneux et Clotilde Gay ^(†) – *lo Tide – se coutardzon*.

Voici maintenant en patois et en français : *Kokou contu d'odyéchu (quelques histoires de là-haut)*. Ce sont des récits que je tiens de mes parents ou grands-parents.

D'abord des contes issus des fabliaux du Moyen Age, un roman allégorique et satirique du XII^e siècle : *Le roman de Renart*, avec *Goupil* et *Ysengrin*. Chez nous les noms propres ont disparu. Subsistent seulement deux personnages : le renard et le loup. Ce dernier est naïf, toujours battu et humilié.

"Le conte du curé qui mange les mûres", au contraire, est localisé avec un personnage précis : le curé de la Chaulme, amateur de fâines. La moquerie était de bon ton jadis entre Auvergnats et *Fourinas*.

Suivent des histoires du passé, souvent cocasses, vécues et racontées dans ma famille. Elles reflètent la vie quotidienne des gens, leurs relations, leurs problèmes, leurs petits côtés.

Arrivent enfin des scènes de ma "saga" familiale. Ce que mes ancêtres ont vécu : leurs travaux, leurs difficultés, leurs amours... Certains détails m'étaient connus depuis toujours. D'autres ne m'ont été révélés que sur le tard. En effet on ne racontait pas tout aux enfants dans les "bonnes familles" de jadis.

Tous ces récits, de genres différents, je les raconte dans le patois de la conversation courante dans les années 1930. Peut-être le véritable intérêt de ce livret se trouve-t-il là : refléter le parler simple et direct de mes compatriotes au temps de mon enfance. Ce patois que j'aime beaucoup disparaît peu à peu. Nous restons encore quelques-uns de ma génération à le manier sans effort et à pouvoir soutenir une longue conversation. Qu'en sera-t-il dans dix ou vingt ans ?... Alors sauvons ce qui peut l'être et qui intéressera - nous pouvons en rêver ? - quelques chercheurs des futures générations.

Il va sans dire que la traduction que je donne en face du texte original n'a aucune prétention littéraire. Elle se veut la traduction la plus fidèle possible du patois. Elle sera quelquefois incorrecte en bon français, et assez proche du "français écorché" qui reste encore la langue pittoresque de certains anciens de là-haut.

Le lu è le rénar (1)

Yoye no vè, le lu è le rénar oyon fai_n'èssar. Kant'oguèron tsobo, se dyezèron :
- kék'olin bita éke t'an ?

- Che fojan de trufe dyezai le rénar ?

- La mémo ¹, répondai le lu.

È lou vetyo portye o planta louré trufe. Sourtèron bian, poussèron bian. Le tin le z'ocourdaï. Lé piotzèron ô bon mouman, flurièron bian, è tu !... Jomai n'oyon veyu no che bèlo truffère.

"È be, d'obôr ², nou foudro cuyi nôtro recôdo", dyezai le rénar kan venai l'in doré ; kéke vouglé, te, demandai ô lu, le dedyïn ou le defô ?

Le lu, qu'oye veyu de che dzantyi truffié, dyezai :

- Me, prènu le defô, te prin le dedyïn che vouglé.

- Intendyu, repondai le rénar in reyan dyïn so barbo.

Orantzèron louré trufe. Le rénar cuyai no bravo covà de trufe è le lu oguai ma lo rafouoille, lou truffié que fuguèron vitu purye. Fuguai dégourdye, ma ère bian de so foto.

Lo sézu d'opré, dyezèron :

- Fo tsandza, fozin ye in blouo.

- La mémo, répondai le lu, ma keto vè me léssoré pa dégourdyi. Me, prindrè le dedyïn, te gordora le defô.

- D'occôr, dyezai ma le rénar.

Kan lou bla fuguèron mouë, meillèron tou dou louro recôdo. Le rénar fozai in bravou cutsu de dzarbe tandye que le lu oguai ma le z'étroublou. Fuguai dégourdye ³ notre vè, le pore dyablu. Que vouyè-ti ? In rénar è tudzour le plu fin.

¹ *Lo mémo* : vague formule d'accord souvent employée, à Saint-Etienne par exemple : "la même"

² *D'obôr* veut dire aussi : bientôt.

³ *Dégourdye* : se faire "dégourdir", se faire mal ou "se faire avoir".

Le loup et le renard (1)

Une fois, le loup et le renard avaient fait un "essart" [ils avaient défriché un pré]. Quand ils eurent achevé ils se dirent :

- Qu'est-ce qu'on va mettre cette année ?
- Si nous plantions des pommes de terre, dit le renard ?
- D'accord, répondit le loup.

Et les voilà partis à planter leurs pommes de terre. Elles sortirent bien, elles poussèrent bien. Le temps leur fut propice. Ils les piochèrent au bon moment, elles fleurirent bien, et tout... Jamais ils n'avaient vu un aussi beau champ de pommes de terre.

Eh bien, il nous faudra bientôt cueillir notre récolte, dit le renard, lorsque vint l'automne. Que veux-tu, demanda-t-il au loup, le dedans ou le dehors ?

Le loup qui avait vu de si jolis plants de pommes de terre lui dit :

- Moi, je prends le dehors, toi prends le dedans, si tu veux.
- Entendu, répondit le renard riant dans sa barbe.

Ils arrachèrent leurs pommes de terre. Le renard cueillit une belle "cavée" de pommes de terre et le loup n'eut que les fanes, les tiges qui furent vite pourries. Il fut attrapé, mais c'était bien de sa faute.

L'année suivante, ils dirent :

- Il faut changer, semons-y du seigle.
- D'accord, répondit le loup, mais cette fois-ci je ne me laisserai pas avoir. Moi je prendrai le dedans, tu garderas le dehors.
- D'accord, dit seulement le renard.

Quand les blés [les seigles] furent mûrs, ils moissonnèrent tous deux leur récolte. Le renard fit un beau plongeon de gerbes tandis que le loup n'eut que les chaumes. Il se fit avoir une autre fois, le pauvre diable. Que voulez-vous ? Un renard est toujours le plus malin.

Le lu è le rénar (2)

Yoye no vè le lu dyezaj ô rénar : "Elaj an faj lo sin Mortye. An tyuo no grôssou caille de quat'cin. Lou lar, lou dzambou, lou sôchessou son étremo dyin le tsornié. Savou vont'è, è von fo possa po lé y' oriva. Vin, soutrin nôtron vintru de lo misèro po in mouman".

Le rénar le chugaj in se méfian. Ce qu'olèvon faire ère pa bian san ¹. Escolodèron le four, orivèron djuk'ô fenétru dô tsornié. Djustomin y oye in coru cossou. Coumo èron pa grô gne vun gne l'otru, in s'etyeran rintrèron bian. Le rénar se sondzaj : "Foudro pa mindza o vintru déboutou, posse que possorian plu po le portyu."

Kan le lu veyaj tu ko dzantye lar, tuto klo bouno viando frêche, y sôtai dechu coumo lo misèro chu le poru mondu. Mindzève safromin, n'in bourève tan que pouye. Le rénar ère plu fin. Mindzève in pitye pouo, no gourdza ou douë, pé olève essaya che possève tudzour po le portyu. Le doré couo boreyai po sôtre, olôr tournai pa rintra. Opétai defô.

Le lu n'ingofève tan que pouye, sin sondza plu loin. Tu po no vè, fozai tomba le rateyé è tou lou dzambou. Le rénar qu'ère defô intandaj kô vocarmou è foutai le can de bri. Le lu ôche. Ma kan creyaj de fuir po lo fenétru, possève plu, oye trouo mindzo, ô demouraj ingono.

Le z'ékoussuyé èron vé lo grandje opré leva lo poilla. Ô courèron o de kô froca. Truvèron le lu ingono et y foutèron kokou bravou couo d'écoussou. O fôrche de s'etyera in guenillan le lu orivaj o se dégonâ. Ma ère tu motso tu t'égrôgno de portu, è tu sangnou.

Prenaj lo curso, pore mondu. Le z'ékousuyé y latsèron lou tchj ô tyu. Le courèron djuk'ô bôr de lou boué sin pouguè l'oropa. Lo pô y dunève de tsambe.

Le pore diablu s'olai djeta dyin le rj, se ye borulai dedyïn in dzôlan, talomin y couye. Pé olai s'ékondre ; se dzeyaj dyin un moula po se reprindre in mouman. N'oguai po trê semane po s'in remetre ô fon de son dza.

Oye bian manko n'in déperi le mandrin !

¹ E pa san : ce n'est pas sain, pas bien catholique, très risqué.

Le loup et le renard (2)

Une fois, le loup dit au renard : "Là-bas, ils ont fait la Saint-Martin. Ils ont tué une grosse truie de quatre cents [livres]. Les [pièces de] lard, les jambons, les saucissons ont été rangés dans le charnier. Je sais où il est, où il faut passer pour y arriver. Viens, nous sortirons notre ventre de la misère pour un moment.

Le renard le suivit en se méfiant. Ce qu'ils allaient faire n'était pas bien facile. Ils escaladèrent le four, arrivèrent jusqu'à la petite fenêtre du charnier. Justement il y avait un carreau cassé. Comme ils n'étaient pas gros ni l'un ni l'autre, en s'étirant ils rentrèrent facilement. Le renard se disait : "Il ne faudra pas manger à ventre déboutonné, parce que nous ne passerions plus par le trou."

Quand le loup vit tout ce joli lard, toute cette bonne viande fraîche, il y sauta dessus comme la misère sur le pauvre monde. Il mangeait goulûment, il s'empiffrait autant qu'il pouvait. Le renard était plus malin. Il mangeait un petit peu, une bouchée ou deux, puis il allait essayer s'il passait toujours par le trou. La dernière fois il eut de la peine à sortir. Alors il ne rentra pas. Il attendit dehors.

Le loup en enfilait autant qu'il pouvait, sans penser plus loin. Tout d'un coup il fit tomber le râtelier et tous les jambons. Le renard qui était dehors entendit ce vacarme et ficha le camp rapidement. Le loup aussi. Mais quand il crut fuir par la petite fenêtre, il ne passait plus, il avait trop mangé, il resta coincé.

Les batteurs au fléau étaient à la grange en train de lever la paillée. Ils trouvèrent le loup coincé et lui fichèrent quelques bons coups de fléau. En s'étirant, en "guenillant", le loup arriva à se dégager. Mais il était tout meurtri, tout déchiré de partout et tout ensanglanté.

Il prit la course, pauvre monde. Les batteurs lui lâchèrent les chiens au derrière. Ils le poursuivirent jusqu'au bord des bois sans pouvoir l'attraper. La peur lui donnait des jambes.

Le pauvre diable alla se jeter dans la rivière, s'y roula dedans en gémissant tellement ça lui cuisait. Puis il alla se cacher. Il se coucha dans un talus pour se reprendre un moment. Il en eut pour trois semaines pour s'en remettre au fond de son gîte.

Il avait bien failli en dépérir le mandrin !

Le lu è le rénar (3)

Yoye n'otro vè, le rénar sondzai : "Vo là dégoruyi le lu, dzourè in bravou tour o dekò yorò. e bian éjò ; olin rjre in bon coug." Ekin se possève in'uvar. No sézu fran frèdye.

Oye tombo in bon bouza d'uvar, oye chjro, è conzéro po lo gran bje. Foje no frè de voulyr. Dindyu sourtye defò. Le mondu se tsòfèvon, pinsèvon le betya, coupèvon de boué ou ékouyon lo poya.

In fozan ékin le lu è le rénar truvèvyon pa bian louro vjo. Le rénar dyezai ô lu : "Yo pa mouyan d'oropà de poule, son tute bian clòyuè. Crovin de fan. Demougre ma no veyà o faire : essoya de pétsa dyin l'étan". Ere dzolo coum'in far. Yoye ma djustu n'indrè vont'oyon cosso lo glache po pouèza d'ègo po obiôra le betya.

"E mak'oyin dji de ligne po pètsa", dyezai le lu... "Pa besoin répondai le rénar. Ô nôtro coug oroporin be no frityuro. E make lo mio é grôso è troug pôpuo. Lo tyo è plu fino è plu yôdzère, éro mj. Vè te ma osseta le tyu chu lo glache ô bôr dô portyu, lo coug dyin l'ègo. Opétora que le péssu mourzèze. Me dô tin, montoré lo gardo." Olèron tou dou o bronje nè chu l'étan. O couminsèron po s'égrassula chu lé glasse è orivèron vé le portyu. Le lu se bitai in pòjehon le tyu chu lo glache qu'ère pa bian tsodo, lo coug dyin l'ègo, tan prionso que pouye.

L'ègo couminsève djustu de dzola. E pé otindèron tou dou in mouman sin re dyere, sin boudza gne piè gne souglo. Tsa mouman le rénar virève etye ne l'è ôtour de l'étan in yuarnan, po s'etsandyi. Ô bou d'in'otru mouman le lu dyezai : "Fai pa tso, so pa ch'indyurorè intyé lontin. – Latso pa, répondai le rénar, fè pa pô o lou péssou, vindran be."

Le tin possève bèlomin. Tu po no vé, un tche sourtai de no cour è chintai le rénar. S'oropai o dzopa. D'otrou tchi orivèron s'évoudèron o dzopa tou plu fôr le ju que le z'otrou. Le rénar foutai le can o de kô concér. Le lu essayai be d'in faire ôtan, ma l'ègo oye fran dzolo è so coug se truvè préso. Tyerève be tan que pouye ma re n'o faire po lo dégonà.

Tuto lo bando de tchi fugai vitu étye ôtour dô lu, o dzopa è o montra lé din. Le mondu de lo mèsu venèron vère ce qu'orivève, le ju ô de batou, d'otru ô no fourtche, in ékoussou è ô no daille. Kan veyèron le lu ingonog couminsèron po y'administra no boun'acloya. Le lu tyerève intyé mè, ma re n'o faire. Tu po no vé l'ouomou qu'oye odyu lo daille y n'in foutai in coug radjebu lo glache è y coupai lo coug nètù...

Le pore lu s'élançai, tournai truva sé tsambe, filai in s'égrassulan notro vè chu l'étan po la s'ékondre dyin lé conzère dô boué ! Oye le pou cour. Kan y ogai possò se virai po yetsa sé playe è se veyai ma sin coug. Y demourève ma djustu in pitye moussè. Y sôbai fran ma ¹. N'in fugai tu couyon : in lu sin coug ékin fai pa. Yo ma se bïta o lo plache. Demourai brouyo kokou bravou tin ô le rénar que y'oye dzoug kô salu tour. Ma ékin le rindai pa plu fin.

¹ Y sôbai fran ma : "il lui en sut très mal" ; cf. le "mauvais" français de la région.

Le loup et le renard (3)

Une autre fois le renard songea : "Je vais aller faire une farce au loup, je jouerai un bon tour à ce nigaud. C'est bien facile ; nous allons rire un bon coup." Cela se passait en hiver. Par une année très froide. Il était tombé une bonne couche de neige, ça avait "sibéré", "congelé" avec la grande bise. Il faisait un froid de voleur. Personne ne sortait dehors. Les gens se chauffaient, pansaient le bétail, coupaient du bois ou battaient "la paillée".

Avec ça, le loup et le renard ne trouvaient pas bien leur vie. Le renard dit au loup : "Il n'y a pas moyen d'attraper des poules, elles sont toutes bien fermées. Nous mourons de faim. Il ne reste qu'une chose à faire : essayer de pêcher dans l'étang". Il était gelé comme un fer. Il y avait juste un endroit où on avait cassé la glace afin de puiser l'eau pour abreuver le bétail.

"C'est que nous n'avons pas de canne pour pêcher", dit le loup... "Pas besoin, répondit le renard. Avec notre queue nous prendrons bien une friture. Seulement la mienne est trop grosse et trop touffue. La tienne est plus fine et plus légère, elle ira mieux. Va seulement t'asseoir le derrière sur la glace, la queue dans l'eau. Tu attendras que le poisson morde. Moi, pendant ce temps, je monterai la garde." Ils allèrent tous deux à "bord de nuit" sur l'étang. Ils commencèrent par s'étaler sur les glaces et arrivèrent au trou. Le loup se mit en position le derrière sur la glace qui n'était pas bien chaude, la queue dans l'eau, aussi profonde qu'il pouvait.

L'eau commençait juste à geler. Et puis ils attendirent tous deux un moment sans rien dire, sans bouger ni pieds ni pattes. De temps en temps le renard tournait çà et là autour de l'étang en inspectant, pour se réchauffer. Au bout d'un autre moment le loup dit : "Il ne fait pas chaud, je ne sais pas si j'endurerai encore longtemps. – Ne lâche pas, répondit le renard, ne fais pas peur aux poissons, ils viendront bien."

Le temps passait lentement. Tout d'un coup un chien sortit d'une cour et sentit le renard. Il se mit à japper. D'autres chiens arrivèrent et se mirent à japper tous plus fort les uns que les autres. Le renard ficha le camp à ce concert. Le loup essaya bien d'en faire autant, mais l'eau avait complètement gelé et sa queue se trouva prise. Il tirait bien tant qu'il pouvait, mais rien à faire pour la dégager.

Toute la bande de chiens fut vite là autour du loup à japper et à montrer les dents. Les gens de la maison vinrent voir ce qui arrivait, les uns avec des bâtons, d'autres avec une fourche, un fléau et une faux. Quand ils virent le loup pris, ils commencèrent par lui administrer une bonne raclée. Le loup tirait encore plus, mais rien à faire. Tout d'un coup l'homme qui avait amené sa faux lui en ficha un coup au ras de la glace et lui coupa la queue net...

Le pauvre loup s'élança, retrouva ses jambes, fila en s'étalant de nouveau sur l'étang pour aller se cacher dans les congères du bois. Il avait le souffle court. Quand cela lui eut passé il se tourna pour lécher ses plaies et ne se vit que sans queue. Il restait juste un petit morceau. Cela le fâcha beaucoup. Il en fut tout honteux : un loup sans queue ça ne se fait pas. Il n'y a qu'à se mettre à la place. Il resta assez longtemps brouillé avec le renard qui lui avait joué ce sale tour. Mais cela ne le rendit pas plus malin.

Le curq de vé Lo Tso

Dupé lontin y o plu de curq vé Lo Tso. Ma n'oye vun o kö mouman. Oye be intyé lo drudje. Ere suvin portye d'un la de l'otru po lé rute ou po lé drissère, que sèze po vijeta sou porouossien ou po rencontra le z'otrou curq dô cantu que demourèvon pa radjebu... E por'ékin que tegne in tsovè. No bouno bétye, bian frantche ¹, bian pochinto, bian tu. S'ocourdèvon fran insin.

Yoye no vè, olèvon tou dou dô la de vé Forj, le curq deye la vère in moladu. Prenèron le tchemye que cougnuchon bian tou dou. Soyon von truvorion talu tché, talu bouya, talo clòsu, talo croué in pèro ou in fonto, mè que d'uno. Eron tché yelou portu.

Sin se pressa, orivèron ô pa vé no gorna de matrou pi ; in pouo plu loin truvèron no fôcheya, è pè no randza de grô fo qu'oyon d'ozar mê de dou sin z'an. In orivan dessus, le curq levai le na è veyai de grôssé fouène que pindulèvon de portu. ere le mouman, ma jomai n'èron étè che dzinte gne che grôsse.

"Ô", dyezai ma le curo in tyeran chu lé guide. La bétye, bian dondo dupé lontin, s'orétai nètu... Ouai, ma lé fouène èron note, è le curq oye dji de cano po le z'oropa.

Olôr y venai n'idè. "Tcheu, boudzo pa", dyezai o son tsovè. Coumo oye pa lo lourdo è qu'ère intye bian léstu, s'étyerai belomin è se gutzai tu drè chu lo crupo dô tsovè. E pè s'otyolaj o mindza les fouène. Eron grôsse, èron fran boune. So veyà olève bian. Le tsovè boudzève gne piè gne soulo. Oye l'arbo de lo possinche ².

Tu po no vè le curq ovizai d'in ba è se sondzai : "Ma por ozar, che kokun dyeje "ô" ³ o mon tsovè, soryin bian débego." E make in ye sondzan zô dyezai tu fôr. Le tsovè qu'ère pa sour è bian drisso, démorè d'in couo è le pikai étye. Tè don !...

Le pore diablu de curq ogai ma le tin de se pindula o lé brantse. Ma y demourai pa lontin. So pa che cossèron ou che le z'étsopai, ma se veyai ma o tyu pla dyin lo raso. S'omossai de bri in se fretan le crupignu. Opelai le tsovè que filève tudzour : "Ô, belomin opète me."

Bouno bétye, l'otru s'orétai in viran lo tétto de son la. Aye kaje l'air de rjre ! Se léssai montà sin se faire preya. E tou dou filèron djuko vé Forj.

Le curq olai vère son molodu. Ere be in pouo rèdu é koke pouo couyon. Ma se vintai pa de son tour. Ô chintai son crupignu quinze dzour de tin. Fugai ma l'ongan de lé sûr qu'y zô fozai possa.

¹ Une bête est "franche" quand elle tire de bon cœur.

² Expression bien usitée : il était patient.

³ Ô (vif) : le cheval démarre, ne pas confondre avec Ô (lent), le cheval s'arrête.

Le curé de La Chaulme

Depuis longtemps il n'y a plus de curé à la Chaulme. Mais il y en avait un à ce moment. Il avait bien l'envie de courir. Il était souvent parti d'un côté d'autre, sur les routes ou les coursières, que ce soit pour visiter ses paroissiens ou pour rencontrer les autres curés du canton qui n'habitaient pas à côté... C'est pour cela qu'il avait un cheval. Une bonne bête, bien franche ¹, bien patiente, bien tout. Ils s'accordaient bien ensemble.

Une fois, ils allaient tous les deux du côté de Ferréol, le curé devait aller voir un malade. Ils prirent le chemin qu'ils connaissaient bien tous deux. Ils savaient où ils trouveraient tel rocher, telle flaque d'eau, telle clôture, telle croix en pierre ou en fonte, etc. Ils étaient chez eux partout.

Sans se presser, ils arrivèrent au pas à un bois de pins rabougris, un peu plus loin ils trouvèrent une touffe de petits fayards, et puis une rangée de gros fayards qui avaient certainement plus de deux cents ans. En arrivant dessous, le curé leva le nez et vit de grosses faînes qui pendaient de partout. C'était la période, mais jamais elles n'avaient été si jolies et si grosses.

"Ao !" dit le curé en tirant sur les rênes. La bête, bien dressée depuis longtemps, s'arrêta net... Oui, mais les faînes étaient hautes et le curé n'avait pas de canne pour les attraper.

Alors il lui vint une idée : "Tcheu, ne bouge pas", dit-il à son cheval. Comme il n'avait pas le vertige et qu'il était encore bien lesté, il s'étira lentement et se jucha tout droit sur la croupe du cheval. Puis il se mit à manger les faînes. Elles étaient grosses et très bonnes. Son affaire allait bien. Le cheval ne bougeait ni pied ni patte. Il avait "l'herbe de la patience ²".

Tout d'un coup le curé regarda en bas et pensa : "Mais, par hasard, si quelqu'un disait "ô ²" à mon cheval, je serais bien attrapé." Seulement en y pensant il le dit tout fort. Le cheval qui n'était pas sourd et bien dressé démarra d'un coup et le planta là. Tiens donc !...

Le pauvre diable de curé n'eut que le temps de se pendre aux branches. Mais il n'y resta pas longtemps. Je ne sais pas si elles cassèrent ou s'il les laissa échapper, mais il ne se vit qu'à "plat-cul" dans le fossé. Il se ramassa en vitesse en se frottant le croupion. Il appela le cheval qui filait toujours : "Ô doucement, attends-moi."

Bonne bête, l'autre s'arrêta en tournant la tête de son côté. Il avait presque l'air de rire ! Il se laissa monter sans se faire prier. Et tous deux partirent jusqu'à Ferréol.

Le curé alla voir son malade. Il était un peu raide et quelque peu honteux. Mais il ne se vanta pas de son tour. Il sentit son croupion pendant quinze jours. Ce ne fut que l'onguent des sœurs qui le lui fit passer.

Lou ponié dô curo

Dyin le tin tu le mondu ère ô couran dô curo de vé lo Tso. Le cougnuchon pa tou, o par éklo de lo coumuno, mo oyon tou intindyô porla de se no vê ou l'otro. Ere se que se manquai dégourdyi le dzour que s'ère gutzô tu drê chu son tsovê po cuyi lé fouéne su lou grô fo de vé Fori. Y ère bé orivo d'otrou tour coum'ékin. Ma enfin basto !...

Ere curo vé lo Tso dupé lontin. Y vikie pityetomin coumo tou de kô mouman. Le mondu y édèvon o viôre in ye pourtan koke tchôrotu, no dyemê yôro de bur, dou trê zi, kokou sôchessu d'arbo ô de boudin kan tyuèvon ; mé que d'uno...

Foje bian son survîssu. Le mondu n'èron bian contin. È po oriva o boutuna sin crova de fan, oye truvô in mouyan. Ô foje de ponié è de ponère que se vindyon detye ne lè, chu plache ou ô mortsô de Setantegne. Tsa couô o de kô de Sin Boune.

Oye bian colculo so veya. Po faire in ponié bitève in dzour. Po no ponère y fouye dou dzour. Ma n'in foje pa suvin. Coumo oye dji de relougdzu gne de colandré, ère éjo conta lou dzour. Trovoyève sê dzour po semano, le sètiémou qu'ère lo dyomindje trvoyève pa, bian chur, è dyeje lo mèssu o sou mondu coumo de djusto résu.

O couminsève so semano le yu, foje in ponié ; le mar ¹ in'otru ponié, inche de chuète... Kan t'oye fai sou sê ponié, soye que se fouye oréta, le lindemouô ère dyomindje, y fouye la dyere lo mèssu vé le yêje. Y oye ma o l'ètyi qu'orétève de faire lou ponié po la vère le mondu ou le z'otrou curo d'un la de l'otru.

Yoye no vê, oye couminso lo semano le yu. E le mar kokun y coumandai no ponère que pressève. Ere pa lo sézu, lo fozai kan mémou. Ma bitai dou dzour... E s'in ropelai plu... Lo dyomindje dé modye contai so veya è s'otyolai o son doré ponié po ke fozèze le contu.

Dô tin le mondu orivèvon o lo mèssu. Dji de curo. "Fo opéta, l'an opelo vé kokou moladu ; olin biôre in couô in otindan, coumo fai pa tso." Le sunô oye bé sunô lo mouôdo ², ma le curo ère koke pouo sour, oye re intindyu.

Ô bou d'in mouman le mondu couminssèron o se faire de métsin san. "Ch'ère moladu... ch'oye tombô dô bon ma ? ³" O lo fye dô contu le garde è le maire olèron démèno le yeké vé lo curo ⁴. "Che tsa couô oye prê n'otako." Fouye bé zô sôbè...

¹ Jours de la semaine : *Yu, mar, mécrû, dzô, vindru, sandu, dyomindje*.

² La "mode" : sonnerie pour inviter les gens à bouger, ¼ d'heure avant la messe. Latin : *movere*, mouvoir.

³ *Tombô dô bon ma* : avoir une crise d'épilepsie.

⁴ La cure et le curé : même orthographe et même prononciation. La différence se fait sur l'accent tonique : le *curo* é vé lo *curo*, le curé est à la cure.

Les paniers du curé

Jadis tout le monde était au courant du curé de la Chaulme. Ils ne le connaissaient pas tous, à part ceux de la commune, mais ils avaient tous entendu parler de lui une fois ou l'autre. C'était lui qui avait failli se faire mal le jour où il s'était juché tout droit sur son cheval pour cueillir les fânes sous les gros fayards de Ferréol. Il lui était arrivé d'autres tours comme ça. Mais enfin, peu importe !...

Il était curé à la Chaulme depuis longtemps. Il y vivait petitement, comme tous à ce moment. Les gens l'aidaient à vivre en lui portant quelque chèvretton, une demi-livre de beurre, deux ou trois œufs, quelque saucisse d'herbe avec du boudin, quand ils tuaient (le cochon) ; ou autre chose...

Il faisait bien son service. Les gens étaient bien contents. Et pour arriver à joindre les deux bouts sans mourir de faim il avait trouvé un moyen. Il fabriquait des paniers et des corbeilles qui se vendaient ici et là, sur place ou au marché de Saint-Anthème. Parfois à celui de Saint-Bonnet (le-Château).

Il avait bien calculé son affaire. Pour fabriquer un panier il mettait un jour. Pour une corbeille il lui fallait deux jours. Mais il n'en faisait pas souvent. Comme il n'avait ni horloge ni calendrier, c'était facile de compter les jours. Il travaillait six jours par semaine, le septième qui était le dimanche, il ne travaillait pas bien sûr et il disait la messe pour ses gens comme il convient.

Il commençait sa semaine le lundi et faisait un panier ; le mardi un autre panier, ainsi de suite. Quand il avait fait six paniers, il savait qu'il fallait s'arrêter, le lendemain était dimanche, il lui fallait aller dire la messe à l'église. Il n'y avait qu'en été où il arrêta de faire des paniers pour aller voir les gens ou les autres curés, ici ou là.

Une fois, il avait commencé sa semaine le lundi. Et le mardi quelqu'un lui commanda une corbeille qui pressait. Ce n'était pas la saison, il la fit quand même. Mais il mit deux jours et ne s'en souvint plus. Le dimanche matin il compta son affaire et se mit à son dernier panier pour faire le compte.

Pendant ce temps les gens arrivaient à la messe. Pas de curé. "Il faut attendre, on l'a appelé chez quelque malade ; allons boire un coup en attendant, comme il ne fait pas chaud." Le sonneur avait bien sonné la "mode 2" mais comme le curé était un peu sourd, il n'avait rien entendu.

Au bout d'un moment les gens commencèrent à se faire du souci (du méchant sang). "S'il était malade... s'il était tombé du *bon mal*³ ?" En fin de compte le garde et le maire allèrent remuer le loquet à la cure. "Si parfois il avait pris une attaque." Il fallait bien le savoir.

Kan t'oguèron yeketo loure n'èzu, topèron plu fôr. Le curg bodaj tut'étuno... "Vouo ! por ozar, è lo plu bèlo, me sè bian trompô. Me sè écheblo, onë é dyomindje. E make ôro é trouo tar : è mindzo mo supo, sè plu o djon, pouoyu pa dyere lo mèsso. Ma é bian, dyerin de vépru in plache. No bouno véprado vo bian ne mèss'in bado."

Vetyo no répliko, no dzinto réflèkchon que le mondu d'ochu an pa écheblo. O demourg in dyere dyin le poyj : "no bouno véprado vo bian no mèss'in bado." Nan lo dye kan nan zo écheblo koko veyà d'impourtan è que nan lo ranplasse po in'ôtro.



La Chaulme
(Puy-de-Dôme)

Quand ils eurent loqueté leur aise ils tapèrent plus fort. Le curé ouvrit tout étonné... "Oh, par hasard, voilà bien la plus belle. Je me suis oublié, aujourd'hui c'est dimanche. Seulement voilà : c'est trop tard, j'ai mangé ma soupe, je ne suis plus à jeun, je ne peux pas aller dire la messe. Mais ça ne fait rien, nous dirons des vêpres à la place : une bonne *vêprade* vaut bien une messe *en bade* [qui a sauté]."

Voilà une réplique, une jolie réflexion que les gens de là-haut n'ont pas oubliée. C'est resté un dicton dans le pays : "Une bonne *vêprade* vaut bien une messe qui a sauté." On la dit quand on a oublié une chose importante et qu'on la remplace par une autre.



Chapelle de Ferréol
(commune de La Chaulme)

In'òvorgnà bian mọ plossò

Ce récit comporte un jeu de mot intraduisible en français. L'enfant avait confondu deux mots aux sonorités assez proches mais de sens très différents : orgnà : furoncle, et ôvargnà : auvergnat.

Dyìn mon poyi yo tudzour odyu kokun d'obilu po tyua lou coyou ô z'olintour de Tsolande. De kô tin ère le Botyiste. Zô foje avec pléji, sin se faire preya ; son trovè ère tudzour bian fai. Mankève ma de le prèvegni kokou dzour dovan. Botyiste ère tudzour d'ocôr.

Y oye no vè, deye la sogna lo caille de tché Yodu. Eken'ère fixo in to dzour. Molèrusomin Botyiste oye prè in'orgnà que le dzénève fran. L'oye oropo dyin lo rêche. Lou Journalistes dô Tour de Franço opèlon ekin : "un furoncle mal place". Eken'é fran dzénan. Yo ma se bita o lo plache.

Lo veille de lo cérémoni le botyiste chintai que pouye pa faire po le lindemouo. Y soye bian ma, posse que mankorie in bon dyina. Enfin sorrye po n'otro vè. Ma churtu, coumo ère in'ouomou bian sorviablu è de parouolo, omève pa se dédyere ¹.

In fozan ékin, fouye la ovortyi tché Yodu que pouye pa faire po le lindemouo. Ô sunè son petye le Nès qu'ère bian omitou è bian volontou. Y expliquai lo veyà : "Dyera o tché Yodu : mon père pò pa vegni demouo tyua vôtro caille. So veyà vè pa. O in'orgnà dyin lo rêche."

Le Nès filai coumo n'eygssu. In ruto repetève lo consigne : "mon père so veyà vè pa, o in'orgnà dyin lo rêche... mon père so veyà vè pa..." Inche de chuèteye...

Orivè tché Yodu, avec le pou cour. "Bondzour, mon père vindro pa tyua vôtro caille : so veyà vè pa..." – "Vouo, ké ko ton père mon gro ?" y demandai lo Tônia tché Yodu. Oguè bian dyu tôr de l'intérompre. Ekin y'oye fran coupo se n'élan. Reprenai sa respirochon, ma se ropelève plus bian de lo chuèteye. Y répondai : "No, so veyà vè pa : o in'òvargnà dyin lo rêche."

Oye confondyu l'orgnà avec l'òvorgnà. Eke n'ère pourtant pa fran lo mémo veyà. Ma ke vuyé-ti é t'éjo se trompa dyin lo vio. Coumo que, sèze tché Yodu comprenèron dô prumé couo. Ere de mondu bian rèsunable, y fezèron dji de réflexchon, è se gordèron bian de ye rjre ô na.

Dou très dzour opré, lo Tônia olai prindre de nuvelle de Botyiste. So veyà ² olève mï. Le Nès ère o l'écouolo, lou comtai l'ofaire de l'orgnà é de l'òvorgnà. N'in fozèron ma no riza.

Lo semana d'opré lo caille fuguè sogna.

¹ On aurait pu mettre "se débroya", littéralement poser sa culotte, terme plus vulgaire pour dire : manquer de parole.

² So veyà : "sa chose", le mot est très employé pour dire son état de santé.

Un Auvergnat bien mal placé

Dans mon pays il y a toujours eu quelqu'un d'habile pour tuer les cochons aux alentours de décembre. En ce temps-là c'était le Baptiste. Il le faisait avec plaisir, sans se faire prier. Son travail était toujours bien fait. Il suffisait de le prévenir quelques jours avant. Baptiste était toujours d'accord.

Une fois, il devait aller saigner la truie de "chez Yodu". C'était fixé un tel jour. Malheureusement Baptiste avait pris un furoncle qui le gênait beaucoup. Il l'avait attrapé dans le pli. Les journalistes du Tour de France appellent ça : "un furoncle mal placé". C'était très gênant. Il suffit de se mettre à la place.

La veille de la cérémonie le Baptiste sentait que ça ne pouvait pas faire pour le lendemain. Il le regrettait bien (*il lui en savait mal*) parce qu'il manquerait un bon dîner. Enfin ce serait pour une autre fois. Mais surtout, comme il était un homme bien serviable et de parole, il n'aimait pas se dédire.

En conséquence il fallait aller avertir chez Yodu que ça ne pouvait pas faire pour le lendemain. Il appela son fils, le Nès, qui était bien aimable et bien prêt à rendre service. Il lui expliqua la chose. "Tu diras à chez Yodu, mon père ne peut pas venir demain tuer votre truie. Ca ne va pas bien. Il a un furoncle dans le pli."

Le Nès fila comme un éclair. En route il répétait la consigne : "Mon père ne va pas bien, il a un furoncle dans le pli... Mon père ne va pas bien..." Ainsi de suite...

Il arrive chez Yodu, essoufflé. "Bonjour, mon père ne viendra pas tuer votre truie, il ne va pas bien..." – "Oh !... Qu'est-ce qu'il a ton père mon gros ?" lui demanda la Tonia chez Yodu. Elle eut bien tort de l'interrompre. Ca lui avait complètement coupé son élan. Il reprit sa respiration, mais ne se souvenait plus bien de la suite. Il répondit : "Non, ça ne va pas bien, il a un Auvergnat dans le pli."

Il avait confondu le furoncle avec l'Auvergnat. Ce n'est pourtant pas tout à fait la même chose. Mais que voulez-vous, c'est facile de se tromper dans la vie. En tout cas, chez Yodu comprirent du premier coup. C'étaient des gens bien raisonnables, ils ne lui firent aucune réflexion et se gardèrent bien de lui rire au nez.

Deux ou trois jours plus tard, la Tonia alla prendre des nouvelles de Baptiste. Il allait mieux. Le Nès était à l'école, elle leur raconta l'affaire du furoncle et de l'Auvergnat. Ils n'en firent qu'une rigolade.

La semaine suivante la truie fut saignée.

Le tsoyè dô grô Lôrîn

Dyin le tin, ovan lo garo de kotôrze, y'oye in redjemin dyin lo cosarno de lo villo : ère le sezjémou d'infantorio. Klo cosarno è t'éta dèmouryo dunné. Demouore ma djustu le gran pourta d'intra von se vè déroula nôtro veyâ. Taz'intin le redjemin se déborossève de lou tsovio qu'oyon possô l'yadzû. Eron vindyû o lo refôrmo è tu le mondu pouye le z'otseta.

Le grô Lôrîn n'oye prè vun : no bouno bête, bian dondo, bian pochinto, bian tu coumo se. Ma pa de lé plu dzuène, coumo se ôche. L'otylève ô tomborè po rintra so recôrdo , sou fogou de fouille. Tséneyève de billou, mè que d'uno... Churetu lou sandu qu'olève ô mortso vè lo Villo, y montève dechu. Y rindye bian sorvîssu.

Yo no vè, devolvon tou dou, vun dechu, l'otru dessu. Le grô Lôrîn ô so belouso bluye, son tsopè koke pouo ékamboussô, son ponié de pidanche ¹ ô bra gotsu è lé guide de lo mouo drétye.

Lou vetyo tou dou pré de Monbrisy, dô la de vé Moin. Djustu o ko mouman le redjemin vegne de lé moneuvre. Le grô Lôrîn lessai possâ tu kö mondu. Ô chudye doré, le ponié ô bra, ma d'in pouo loin. In'orivan din n'ô de lé Sinte Claire, le z'ôfiché coumandéron le pa codansso po défilâ djuko lo kosarno, mujeke in tète. Kan le tsové intindè klo mujeko, son san fozai ma in tour. Se chintai d'un couo rodzuégne de dé zan. Trussai lo couo, levai lo tète, coum'in lézar, pore mondu ! E venai se plossâ radjebu lou doré sudar.

Le grô Lôrîn ère be in pouo couyon de se truva étye. Ma que faire ? Yoye ma chère... Lo trupo prenai lo devola dovan lé Sinte Claire. Orya dye le colonel dô redjemin que sorève lo marche. Le grô Lôrîn oye bio tindre lé guide è lé tyera tan que pouye. Dyeje be : "bèlomin, bèlomin." Ren'o faire. Kö garyu de tsové intindye ma lo mujeko. "A gauche, gauche", gôlai le copitaine. Lo mujeko è lou prumé ran intréron dyin lo cour de lo cosarno po lo pôto que pouyé intyé vère ôro.

"Kékin vè faire ?... se sondzai le grô Lôrîn. Oye bio tyera lo brido o drétye, rian'o faire. Le tsové vouye ma viro o gotche è chère lo trupo. E ce qu'orivai : le grô Lôrîn gutsô chu son tsové se veyai ma ô métan de lo cour de lo cosarno. Lo bête s'orète ma kan lo mujeko s'orétai è foutai no grosso riconâ. Lou sudar lez'ôfiché s'ébouyèvon de rire. Oyon tou comprè ce que se possève. Kan le défilô è lo portyo de rire fuguèron fran tsovo, le grô Lôrîn se redrissai, robotai son tsopè chu le na è fozai retyola so montyuro.

Fièru coumo tu, sin se démonta, tourmai possâ su le grand pourta, son ponié tudzour ô bra. Gagnai vitu le mortso de lo pidanche po vindre se zi, sou trè frumadzu è sé doué yöre de bur, in se dyisan que notro vè se méfiorye.

¹ *Lo pidance* : beurre, fromage et œufs à vendre.

Le cheval du gros Laurent

Autrefois, avant la guerre de 14, il y avait un régiment dans la caserne de la ville : c'était le 16^e régiment d'infanterie. Cette caserne a été démolie depuis. Il reste juste le grand portail d'entrée où va se dérouler notre affaire. De temps en temps le régiment se débarrassait des chevaux qui avaient passé l'âge. Ils étaient vendus à la réforme et tout le monde pouvait les acheter.

Le gros Laurent en avait pris un : une bonne bête, bien dressée, bien patiente, bien tout, comme lui. Mais pas des plus jeunes, comme lui aussi. Il l'attelait au tombereau pour rentrer sa récolte, ses fagots de feuilles. Il tirait des billes de bois avec des chaînes, etc. Surtout, les samedis où il allait au marché à Montbrison, il le montait. Ca lui rendait bien service.

Un jour, ils descendaient tous deux, l'un dessus, l'autre dessous. Le gros Laurent avec sa blouse bleue, son chapeau quelque peu cabossé, son panier de *pidance*¹ au bras gauche et les rênes de la main droite.

Les voilà tous deux près de Montbrison, du côté de Moingt. Juste à ce moment le régiment venait de faire les manœuvres. Le gros Laurent laissa passer tout ce monde. Il suivait derrière, le panier au bras, mais d'un peu loin. En arrivant en haut des Sainte-Claire, les officiers commandèrent le pas cadencé pour défiler jusqu'à la caserne, musique en tête. Quand le cheval entendit cette musique, son sang ne fit qu'un tour. Il se sentit tout d'un coup rajeuni de 10 ans. Il retroussa la queue, leva la tête comme un lézard, pauvres gens ! et il vint se placer juste derrière les derniers soldats.

Le gros Laurent était bien un peu penaud de se trouver là. Mais que faire ? il n'y avait qu'à suivre... La troupe prit la descente devant les Sainte-Claire. Vous auriez dit le colonel du régiment qui fermait la marche. Le gros Laurent avait beau tenir les rênes et tirer autant qu'il pouvait. Il disait bien : "Doucement, doucement." Rien à faire. Cette espèce de cheval n'entendait que la musique. "A gauche, gauche !" cria le capitaine. La musique et les premiers rangs entrèrent dans la cour de la caserne par la porte que vous pouvez encore voir maintenant.

"Qu'est-ce que ça va faire ?" pensait le gros Laurent. Il avait beau tirer la bride à droite, rien à faire. Le cheval ne voulait que tourner à gauche et suivre la troupe. C'est ce qui arriva. Le gros Laurent perché sur son cheval ne se vit qu'au milieu de la cour de la caserne. La bête ne s'arrêta que quand cessa la musique. Et il lança un gros hennissement. Les soldats, les officiers s'esclaffaient. Ils avaient tous compris ce qui se passait. Quand le défilé et la partie de rire furent finis complètement, le gros Laurent se redressa, rabattit son chapeau sur le nez et fit reculer sa monture.

Fier comme tout, sans se démonter, il repassa sous le grand portail, son panier toujours au bras. Il gagna le marché de la "pidance" pour vendre ses œufs, ses trois fromages et ses deux livres de beurre, en se disant qu'une autre fois il se méfierait.

Lé sanssouote

Le grô Lôrïn de vé Vialo ère moladu. Pa talomin, ma enfin so veyà olève pa dupè kokou bravou dzour. Invouyaji so feno, lo Tônine, vé lo Villo consulta le medzoche, le "docteur Chantermerle". Un bon medzoche, koke pou bouryu, è pa tudzour bian coumoudu. Ma enfin !...

Lo Tônine lé devolaji y expliquaji lé veyè dyin le megnu tan bian que pouguai... "Mettez-lui des sangsues à l'anus", y dyezaji ma Chantermerle. Vetyo, po mê qu'équin. In montan vé Vialo lo Tônine se sondzève : lé sanssouote manquon pa, ô gno tudzour dyin lo pétzère doré lo mèsu. Ma l'anus, que vè klo veyà... ? Enfin, vérin be.

Kan fugaji rindyò olai vitu kar de sanssouote bian vigourete è le z'odyuzaji dyin in tē. Veyaji lo Fîne que possève è y contaji tuto lo veyà. "Savé-ti ce qu'è l'anus ?" – Nin savoure, dyezaji lo Fîne. Manque ma la demanda o tché Piar. Lournon ga o odyu son sortyefica, nou van ransogna. – Sin sôbè", répondaji lo Fîne.

Tché Piar truvèron ma le grô¹ osseto ô coufin dô fuo. "Soyé-tu ce qu'è l'anus ?" y demandèron lé fene. Sour coum'un tyupi, le grô lou répondaji ma : "Coumo dyi ? – Que vè l'anus ? – N'in savoure, n'è jomai intindyu porla de kin." Virai ma lo tété po crotsa dyin lo flurère, è pé vetyo...

Nôtré doué fene le pikèron etye. Eron pa mê ovancè... Tu d'in couo lo Fîne dyezaji : "Ma, le curò n'in parle be lo dyomindje o lo mèsso : agnus Dei qui tollis peccata mundi !... - In éfaji, y'oyan pa sondzo", répondaji lo Tônine.

Ôrye be montò vé Tsozèle po la demanda ô curò. Ere in sint'ouomou, ma nan le cragne koke pouo. E pè... lé doué fene éjetèron : lez'ère évi qu'ère pa bian fai po faire d'ola y demando ekin.

Olôr lo Tônine oye ma plu no veyà o faire : tourna devola vé lo Villo... Opétaji le lindemou po fila. Oye bouno tsambo, mortsa y foje pa de peno. Z'oye fai tuto so vio. Orivaji vé le medzoche que y'e répondaji ma : "Au trou du cul, grosse bête !" Y foutaji ékin po le na è se viraji de l'otru la po rjre. Tuto couyuno, lo Tônine tournaji vé Vialo in presso. Vegne d'inritchji son vocabulajire d'in mou sovjin que cougnuche pa. Se dégonaji po montà è opliquaji vitu le remèdu o se n'ouomou : ô boun'indrè , kö couo ! y fozaji éfé d'ò prumé couo. So veyà olai mī tu de chuitye. Dou trè dzour opré ère fran remetyu.

Klou dou contu dô grô Lôrïn son vraji. Vou z'ofourtyissu que se son possò koum'ékin. Lou teny de mon défun père Jean Pierre tché le Goluno, qu'oye po l'obitudo de dyere de messondze...

¹ Le gros : l'ancêtre, terme non péjoratif très employé.

Les sangsues

Le gros Laurent de Vioville était malade. Pas tellement, mais enfin il n'allait pas très bien depuis quelques bons jours. Il envoya sa femme, La Tonine, à Montbrison consulter le médecin : le docteur Chantemerle. Un bon médecin, quelque peu bourru et pas toujours bien commode. Mais enfin.

La Tonine y descendit, lui expliqua les choses dans le détail, aussi bien qu'elle put... "Mettez-lui des sangsues à l'anus" lui dit simplement Chantemerle. Voilà, pas plus que ça... En montant à Vioville la Tonine songeait : les sangsues ne manquent pas, il y en a toujours dans la mare derrière la maison. Mais l'anus, qu'est-ce que c'est que ça ?... Enfin, nous verrons bien.

Quand elle fut arrivée elle alla vite chercher des sangsues bien "vigourettes" et les apporta dans un tesson. Elle vit la Fine qui passait et lui conta toute l'affaire. "Sais-tu ce que c'est l'anus ? – Je n'en sais rien, dit la Fine. Il n'y a qu'à aller demander à chez Piar. Leur garçon a eu son certificat, ils vont nous renseigner. – Certainement", répondit la Fine.

Chez Piar elles ne trouvèrent que le "Gros 1" assis au coin du feu. "Savez-vous ce que c'est l'anus ?" lui demandèrent les femmes. Sourd comme un tupin, le Gros répondit seulement : "Comment tu dis ? – Qu'est-ce que c'est l'anus ? – Je n'en sais rien, je n'ai jamais entendu parler de ça." Il tourna la tête pour cracher dans les cendres, et puis voilà...

Nos deux femmes le plantèrent là. Elles n'étaient pas plus avancées... Tout d'un coup la Fine dit : "Mais, le curé en parle bien le dimanche à la messe : agnus Dei qui tollis peccata mundi... - En effet, nous n'y avons pas pensé", répondit la Tonine.

Elle serait bien montée à Chazelles pour aller demander au curé. C'était un saint homme, mais on le craignait un peu. Et puis... les deux femmes hésitèrent. Il leur semblait que ce n'était pas bien chose à faire que d'aller lui demander ça. Alors la Tonine n'avait plus qu'une chose à faire : redescendre à Montbrison... Elle attendit le lendemain pour partir.

Elle avait bonne jambe, marcher ne lui faisait pas de peine. Elle l'avait fait toute sa vie. Elle arriva chez le médecin qui lui répondit seulement : "Au trou du cul, grosse bête !" Il lui flanqua ça au nez et se tourna de l'autre côté pour rire. Toute honteuse, la Tonine revint à Vioville en grande presse. Elle venait d'enrichir son vocabulaire d'un mot savant qu'elle ignorait. Elle se dépêcha de monter et appliquer vite le remède à son mari : au bon endroit cette fois. Il lui fit effet du premier coup. Il alla mieux tout de suite. Deux ou trois jours plus tard il était entièrement remis.

Ces deux contes du gros Laurent sont vrais. Je vous affirme qu'ils se sont passés comme ça. Je les tiens de mon défunt père Jean Pierre chez le Galonné qui n'avait pas l'habitude de dire des mensonges.

Le goutaru

Ai dedzouo conto coumo se possèvon lé méssou tché nou dyin le tin. Kant'ère le mouman de mère se fouye dégonā churetu che se levève l'oro dô mēdye que foye évouéra lo recōrdo. Olōr le gonē olève o lo lougye le yu ou le dzō o lo pointye dô dzour. Foje patche avec dou trē monōre que le chudyon louron voulan¹ bian impoto ototsō o l'épalo ô de no ficelo.

In'orivan, beyon le cafē è pē couminssèvon louron trové. Vegnon mindza lo supo vé lo mēsu chu lé nov'oure. Tournèvon ôtour de mēdye è dyemi po dyina è o bōr de nē po lo supo. Ekin foje de bouné dzournē in'étyj.

O quatre ure ère le mouman de goutorunā. Che lé tare èron radjebu, le z'ouomou vegnon mindza lo par vé lo mēsu. Ma ch'èron loin, lou fouye pourta chu plache le goutoru coumo nan dyeje.

E ce qu'orivai o mon gran père que deye ovē kokou nō ou dé z'an. So mère oye fai no bouno péla ô de foreno, de lè, è de zj, le tu bian botyu. L'oye fai couère, sin lo lessa brula, dyin lo gran pêlo ô d'iōlu de crouéza. Ere bian dzinto, bian dôra, bian tsodo... E pē, coumo chintye bou !... Foje invē o de kō petye que chugnève... Ô se sondzève : "N'oro bē por me, élè."

So mère déleyai lo péla chu in gran pla de taro, l'inroulai dyin in tourtsu, é l'instolai o pla ô fon dô gran ponié dô bur. Pleyai in votsar² ô se z'arte dyin in journal, le posai dyin in sa de tyalo contr'in yitre de vin è le qar d'un pan.

"Porto vītu tut'ékin o lou méssunié dô tin qu'é tso. Churetu, varso pa le yitre è casso pa le pla." Opré tute lé recoumandochon, le petye filai léstomin, ma in fozan otinchon o pa trouo branssuya é o re cossa.

Kan le z'ouomou le veyeron oriva fignèron de méssuna louro dyemé dzarbo, l'étindèron contro l'otro, y posèron le voulan dechu è pikèron le couvè de contro.

S'instolèron o tyu pla o l'ombro d'in gran frèsse bian tantchu è dépleyèron lo mindzaille.

Le yitre ère pa cossō gne déboutsō, le pan è le frumadzu oyon fai bon ménadzu. E churetu le gran pla ère intacte avec lo dzinto péla dechu. Coumo chintye bou klo péla : ère intye bian tsodo, bian dôra de lou dou la, pssève l'iôle djustu coumo fouye. Le petye lo devôrève dô ju. "Me lo lèssoran be gouta..."

¹ *Volant* : grande faucille des moissonneurs.

² Le *votsar* : fromage de lait de vache ; le *tchorotu*, fromage fait avec du lait de chèvre.

Le goûter de quatre heures

J'ai déjà raconté comment se passaient les moissons chez nous jadis. Quand c'était le moment de moissonner, il fallait se dépêcher surtout si se levait le vent du Midi qui faisait se perdre la récolte. Alors le patron allait à la loue le lundi ou le jeudi à la pointe du jour. Il s'accordait avec deux ou trois ouvriers qui le suivaient avec leur "volant ¹" bien enveloppé de chiffons et attaché à l'épaule avec une ficelle.

En arrivant, ils buvaient le café et ils commençaient leur travail. Ils venaient manger la soupe à la maison sur les neuf heures. Ils revenaient autour de midi et demi pour "dîner" et à la tombée de la nuit pour la soupe. Tout ça faisait de bonnes journées en été.

A quatre heures, c'était le moment de goûter (*goûtaronner*). Si les terres étaient proches, les hommes venaient manger la portion à la maison. Mais s'ils étaient loin, il fallait porter sur place le *goûtaron* comme on disait.

C'est ce qui arriva à mon grand-père qui devait avoir quelque neuf ou dix ans. Sa mère avait fait une bonne poêlée avec de la farine, du lait et des œufs, le tout bien battu. Elle l'avait fait cuire, sans la laisser brûler, dans la grande poêle avec de l'huile de colza. Elle était bien jolie, bien dorée, bien chaude... Et puis, comme elle sentait bon !... Elle faisait envie à cet enfant qui regardait. Il pensait : "Il y en aura bien pour moi là-bas."

Sa mère fit glisser la poêlée sur un grand plat en terre, l'enroula d'un torchon et l'installa à plat au fond du grand panier du beurre. Elle enveloppa un vachard ² avec ses artisons dans un journal, le posa dans un sac de toile à côté d'un litre de vin et du quart d'un pain.

"Porte vite tout ça aux moissonneurs pendant que c'est chaud. Surtout ne renverse pas le litre et ne casse pas le plat." Après toutes les recommandations, l'enfant fila rapidement, mais en faisant attention à ne pas trop secouer et à ne rien casser.

Quand les hommes le virent arriver, ils achevèrent de moissonner leur demi-gerbe, l'étendirent à côté de l'autre, y posèrent le volant dessus et piquèrent le coffre à côté.

Ils s'installèrent assis par terre à l'ombre d'un grand frêne aux branches abondantes et débballèrent le ravitaillement.

Le litre n'était pas cassé ni débouché, le pain et le fromage avaient fait bon ménage. Et surtout le grand plat était intact avec la belle poêlée dessus. Comme elle sentait bon cette poêlée : elle était encore bien chaude, bien dorée des deux côtés, elle dégouttait d'huile juste ce qu'il fallait. L'enfant la dévorait des yeux. "Ils me la laisseront bien goûter..."

Lou z'ougmou s'oprètèron o se sorvi. Le gonè oye toyò lé trantse de pan. Tsakun coupai so par de péla, lo pôsai chu son pan in lo soran avec le pouce gotsu è s'oropai o lo mindza : no gourdza de péla chu no gourdza de pan. Kan tsakun se fugai sovyè n'in demourève in bon moursè que le petyè latsève pa dô ju.

"Tourna faire", dyezai le gonè ô bou d'in mouman. "Garo, sondzai le petyè, make l'otsobeson pa." Tsakun toyai in moursè de ce que demourève. Finalomin y oye ma in pïtye moursè de réste. "Soro por me, sin sôbé, y sondzoran be..."

Ma pa du tu !... Vun de lou méssunié, d'ozar le plu safru de tou, ovançai son coutè è de lo pointye pikai le doré moursè de lo péla.

"Ô ! yo, kô couo ô yè", se bitai ma o gôla le petyè. Fugai plu fôr que se. Z'oye étsopo !

Tou le z'ougmou s'orètèron de mindza in pouo couyon. "Mon grô, zô fouille dyere, te n'ôrian léssò no bouno par." In fozan ekin, elkou qu'oyon pa tsobo n'in sôvèron tsakun no pïtyeto gourdza. Lé posèron chu in dzantye moussè de pan. Eke n'ère be in pouo écroso è gréssou, ma le petyè se ye djetai dechu coumo ch'oye odyu no fan de vui dzour.

Mindzai so veyà d'un boun'opetyè, avec no gourdza de frumadzu è no pïtyeto goulà de vin po tu faire devola. Klo péla ère fran bouno. Ma churetu, ère-ti fièru d'ovè goutoruno po lé tare ô lou méssunié.

Les hommes s'apprêtèrent à se servir. Le patron avait taillé les tranches de pain. Chacun coupa une portion de poêlée, la posa sur son pain en la serrant avec le pouce gauche et se mit à la manger : une bouchée de poêlée sur une bouchée de pain. Quand chacun se fut servi, il en resta un bon morceau que le petit ne quittait pas des yeux.

"Refaites (servez-vous de nouveau)" dit le patron au bout d'un moment. "Gare, pensa l'enfant, pourvu qu'ils ne la finissent pas." Chacun tailla un morceau de ce qui restait. Finalement il n'y avait qu'un petit morceau de reste. "Il sera sûrement pour moi, ils y penseront bien..."

Mais pas du tout. L'un des moissonneurs, sans doute le plus goulu de tous, avança son couteau et de la pointe piqua le dernier morceau de la poêlée.

"Oh ! là, cette fois ça y est", se mit à crier le petit. Ce fut plus fort que lui, ça lui avait échappé !

Tous les hommes s'arrêtèrent de manger un peu gênés. "Mon gros, il fallait le dire, nous t'en aurions laissé une bonne portion." Avec ça, ceux qui n'avaient pas fini en sauvèrent chacun une petite bouchée. Ils les déposèrent sur un joli morceau de pain. C'était bien un peu écrasé et grasseyé, mais l'enfant s'y jeta dessus comme s'il avait eu une faim de huit jours.

Il mangea sa ration d'un bon appétit, avec une bouchée de fromage et une petite gorgée de vin pour tout faire descendre. Cette poêlée était très bonne. Mais surtout, comme il était fier d'avoir "goûtaronné" à la terre avec les moissonneurs.

Le curo vè vère sou moladu

Coumo tou lou sè le curo oye leyu son bréviaire, pé s'ère dzeyu. so veyà olève bian, è se truvéve intyé bian dourmillé : pa plu tō ô lè, pa plu tō indourmye. Kō dzour, ère dyin son prymé chon, kan kokun topai o lo pôrto, no vè, douè vè... Fuguè ma le trejémou coug que l'intindai.

S'omossai de bri, sotai o taro tu drublu ¹, olai boda lo crouèza in riquan lé sèle, poussai le controvin qu'ère ma intrebaillo é demandai : "qui est-ce ?" Ère le Motieü, le borô de tché Tumo que le vegne kar po lo grōsso ², lo Fîne, qu'ère prèto o meri.

Tché Tumo èron no bouno fomille : olèvon o lo mèsso, vôtèvon bian, è pè èron pa sin re ³ Lo Fîne oye odyu le molur de padre dou gorçou o lo garo de quotôrze, y demourève ma le Toine que foje mortsa in bon bian ô so feno lo Grite è louro ména : trè z'efan qu'èron ma pityi olôr. Le Motieü lé y'ère luyo dupè kokou bravou tin.

Le curo fuguai in pouo chuprè de sôbè lo Fîne dyin k'l'éta. Bian chur, olève ovè quatre vin chin k'an o l'in doré po lo crouè. Ma so veyà olève pa mo kan y'oye fai faire sé Pâques kokou tin dovan.

"È be don... lé fo la !" se dyezai le curo. Fignai de se vétyi, prenai sou grô sular, décrutzetai le pitye sa po lou sacromin que pindulève contro le relouodzu. Oropai so grōsso cano, tyuai, sorè lo pôrto coumo fo è filai avec le Motieü.

Tché Tumo demourèvon dyin lou mozadzu de din no, pa loin de lou bouè. Fouye in bon mouman po lé grapi. Le curo è Motieü prénèront lo drissère po lé côte de Sin Dzouan. Fouye se méfia de pas se détorse ⁴ in piè po lé père ou dyin lé rase. Erusomin, foje in dzantye clar de yuno, boreyèron pa po monta. Ma prenèron no bouno choua.

Kan t'orivèron po lo cour de tché Tumo, lou tchi s'oropèron o dzopa. Ma s'orètèron vïtu in recougnussan Motieü que lou foje kisa. Lo Grite lou fozai intra è lou menai vè lo bretagne ⁵ von dzeyè lo poro Fîne. Ère o mètto décossa, le ju sorg, lo gôrdje gran boda, avec le pou cour, è in ralu que foje pïdo. Pore mondu ! ... ⁶

"Elle ramole ⁷, elle ira pas loin" dyezai ma la Grite. Le curo y boyai lou doré sacomin, su condyechon coumo ère sin cougnussinche. Fozèron insin no preyère è pè demourèron etye in bon mouman sin re dyere, in chuyan lo mouranto è in opétan lo fye. Yoye ma plu ékin o faire. Dô tin le relouodzu se bitè o suna lou duze coug de lé menè tutè drète ⁸.

¹ Tu drublu : "tout double", mal réveillé, ahuri, hébété.

² La "grosse" : l'ainée, ce n'est pas péjoratif.

³ Les trois conditions pour constituer une "bonne famille" pour les populations pratiquantes d'alors.

⁴ En patois on "se détord" un pied.

⁵ La *bretagne* : chambre la plus chaude de la maison, pour les anciens.

⁶ "Pauvres gens !" expression fort employée dans ces cas-là.

⁷ "Ramoler" : avoir le rôle de la mort.

⁸ Minuit "toutes droites" : pile, comme les aiguilles du cadran.

Le curé va voir ses malades

Comme tous les soirs, le curé avait lu son bréviaire, puis s'était couché. Il était en bonne santé et se trouvait encore bon dormeur : sitôt au lit, sitôt endormi. Ce jour-là, il était dans son premier sommeil, quand quelqu'un tapa à la porte, une fois, deux fois... Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il l'entendit.

Il se leva rapidement, sauta à terre tout hébété, alla ouvrir la fenêtre (la croisée) en heurtant les chaises, poussa le volet qui n'était qu'entrebaillé et demanda : "Qui est-ce ?" C'était le Mathieu, le domestique de chez Tumo qui venait le chercher pour la "grosse 2", la Fine qui était près de mourir.

Chez Tumo était une "bonne famille" : ils allaient à la messe, ils votaient bien et ils n'étaient pas sans rien ³. La Fine avait eu le malheur de perdre deux garçons à la guerre de 14. Il ne lui restait que le Toine qui faisait marcher un bon domaine, avec sa femme, la Grite et leurs trois enfants qui n'étaient que petits à ce moment. Le Mathieu y était loué depuis déjà un certain temps.

Le curé fut un peu surpris de savoir la Fine dans cet état. Bien sûr, elle allait avoir 85 ans à l'automne, à la fête de Sainte-Croix. Mais elle n'allait pas mal quand il lui avait fait faire ses Pâques quelque temps auparavant.

"Eh bien, donc, il faut y aller" se dit le curé. Il acheva de s'habiller, prit ses gros souliers, décrocha le petit sac pour les sacrements qui pendait le long de l'horloge... Il saisit sa grosse canne, éteignit, ferma la porte comme il faut et partit avec le Mathieu.

Ceux de chez Tume habitaient un hameau d'en haut, pas loin des bois. Il fallait un bon moment pour y grimper. Le curé et Mathieu prirent la coursière "par les côtes" de Saint-Jean. Il fallait se méfier de ne pas se tordre un pied sur les pierres ou dans les ornières. Heureusement, il faisait un beau clair de lune, ils ne bataillèrent pas pour monter. Mais ils prirent une bonne suée.

Quand ils arrivèrent dans la cour de chez Tume, les chiens se mirent à japper. Mais ils s'arrêtèrent vite en reconnaissant Mathieu qui les faisait taire. La Grite les fit entrer à la maison et les conduisit vers la bretagne ⁵ où couchait la pauvre Fine. Elle était à moitié découverte, les yeux fermés, la bouche grande ouverte, avec le souffle court, et un râle qui faisait pitié. Pauvres gens ⁶ !

"Elle ramole ⁷, elle n'ira pas loin", dit seulement la Grite. Le curé lui donna les derniers sacrements, sous condition, puisqu'elle était sans connaissance. Ils firent ensemble une prière et puis ils restèrent là un bon moment, sans rien dire, en regardant la mourante et en attendant la fin. Il n'y avait plus que ça à faire. Pendant ce temps l'horloge se mit à sonner les douze coups de minuit pile.

Tu po no vè... lo grôssso tsato nêre possai intre louré tsambe lo couo in l'ère. S'oprutsai dô lè, s'ocromoujai po prindre se n'élan è pè sôtai chu le lè, plu exactomin chu lo pétrigne de lo Fîne.

"A tsa... ssst !..." fozai ma lo Fîne in se redrissan d'un couo, è in ovizan tu kô mondu de drêtye o gotche sin re comprindre... "Quéke yo ?" Lo tsato foutai le can lestomin, tandyi qu'explikèron o lo gran mère ce qu'ère opré se possai. "N'an z'o pa idè de dérandza kô poru curu koum'ékin po re, lou dyezai ma lo Fîne. Lessa me don dourmj trantyele." Dô tin, lo pityeto de tché Tumo orivai in panteya⁹ è opintsai po lo pôrtô. So mère l'invouyai vîtu tourna dzère.

Tou mè couyon le ju que le z'otrou olèron s'osseta vé lo mèsu¹⁰ po s'in remetre. Yoye ma o n'in rîre. La Grite fozai no boun'efujon è lou lo vorsai bian tsodo. Le z'ouomou y odzoutèron no bouno gouto. E pè se coutordzèron tou insin in mouman in porlan de veno ou de l'otro.

O lo fyè dô contu le curu orapai so tâche, l'otsobai in lo recoutyenan bian coumo fo. Se levai, tournai prindre son sa è so cano. Dyezai bouno nê o tou que soyon pa coumo s'excusa. "La Grite vous portera un saucisson dimanche, en place¹¹", dyezai ma le Toine po tsoba... E pé vetyo. Le curu se rindai ô clar de yuno. Ma so veyà olève mj o lo devola. Se tournai dzère chu le couo d'in'uro¹², in se dyezan qu'ère pa prètu d'échebla kô tour !...

⁹ Le *panteya* : la chemise de nuit à longs pans.

¹⁰ La "maison", *lo mèsu*, est la cuisine, le lieu de vie. La maison se dit le bâtiment, le *batyemin*.

¹¹ *In place*, "en place", expression n'ayant pas de sens précis, utilisée très souvent en patois.

¹² Une bizarrerie du patois concernant les heures : on dit */uro*, l'heure. Pluriel : le z'ure ; trè z'ure : 3 heures, sauf après 5 et 9 : *chink'oure*, pourquoi ?

Soudain... la grosse chatte noire passa entre leurs jambes la queue en l'air. Elle s'approcha du lit, s'accroupit pour prendre son élan, et puis elle sauta sur le lit, plus exactement sur la poitrine de la Fine.

"A chat... sst !..." fit seulement la Fine en se redressant d'un coup, et en regardant tout ce monde de droite à gauche sans rien comprendre. "Qu'est-ce qu'il y a ?" La chatte ficha le camp lestement, tandis qu'ils expliquèrent à la grand-mère ce qui était en train de se passer. "On n'a pas idée de déranger ce pauvre curé comme ça pour rien, leur dit seulement la Fine, laissez-moi dormir tranquille." Pendant ce temps, la petite dernière de chez Tume arriva en chemise et regarda par la porte en se cachant. Sa mère l'envoya vite se recoucher.

Tous plus confus les uns que les autres, ils allèrent s'asseoir à la "maison ¹⁰" pour s'en remettre. Il n'y avait plus qu'à en rire. La Grite fit une bonne infusion et la leur versa bien chaude. Les hommes y ajoutèrent une bonne goutte. Et puis ils bavardèrent tous ensemble un moment en parlant de l'une ou de l'autre.

En fin de compte le curé saisit sa tasse, l'acheva en la vidant bien comme il faut. Il se leva, reprit son sac et sa canne. Il dit bonne nuit à tous qui ne savaient pas comment s'excuser. "La Grite vous portera un saucisson dimanche, prochain *en place* ¹¹" dit seulement le Toine pour finir... Et puis voilà... Le curé rentra chez lui au clair de lune. Mais ça allait mieux à la descente. Il se recoucha sur le coup d'une heure en se disant qu'il n'était pas près d'oublier ce tour !...



Eglise de Montarcher
(dessin de F. Thiollier)

Benè tché son curò

Dyin le tin, yoye in curò vé Sin Dzouan qu'ère bian fai po faire ¹. Le mondu l'omèvon bian. Ere tudzour de bou z'émur, bian porlère ² avec tu le mondu. Nan le pouye la vère kan nan vouye, nan z'ère tudzour bian rechudyu.

Foje régulièromin son serviçu. Djeje sè mèsso avec bian de relidjon. Olève tudzour vère sou moladu, foje bian son cotoché mou è tu...

Por ozar ô boreyève in tsère kan predzève è foye boreya éklou que l'écoutevon. Le pore diablu s'in sourtye pa. Oria dye no tono dyin in buré. Ma, o par ékin, le mondu l'estyemèvon fran. Que vouyi ti, nan pö pa ovè tute lé koyètè...

In dzour Benè tché Tiène olai vé lo curò po coumanda lé mèsse de son defun père po son bou de l'an. Ere mar, s'ère koke pouo bito in retar de tye ne lè po le mortso, in coutordzan vun ou l'otru... Kan fugai vé lo curò èron dedzouo opré mindza, le curò pé lo Moria, so chevinte. Suyon dyina de boun'uro tou dou vé lé onz'ure è dyemie.

Ma yoye pa d'impourtanche. "Asseyez-vous Benoît", y dyezai ma le curò in se ponan lo gordje. Benè se fozai pa preya : y'oye lontin qu'ère chu sé tsambe è sufri koke pouo dô crupignu. Kan fugai osseto, se coutordzèron tou insin. Porlèron dô tin, dô gouvarnomin, dô z'èlekchon, mè que d'uno, sin échebla le pri de lou pityi coyoy vé Sin Boune è vé lo Vilo. Le curò soye tudzour pa se que Benè ère vegnu faire. Ma avec lou poyesan, fo prindre son tin è lou léssou porla. De tuté fossou, ékin l'impotsève pa de mindza è de biöre.

De son, la Benè ôrye bian indyuro de prindre koko faire. Couminsève o ovè lo coura basso ³. So supo de vé le modye ère dedzouo prionsso. Vère biöre è mindza le z'otru ékin vou douone de z'invè.

O bou d'in mouman, le curò signai po y demanda : "Alors Benoît, c'est tout ce qu'il y a de neuf chez vous ?" Benè se ponai la moustatche in preporan so réponso. In francé, bian chur. Posse que ô curò, ô mètru d'écouolo, ô nutère, o lou jandarmou n'an porlève pa potué. Ere pa convenablu, ékin se foje pa dyin le poyi.

Olôr ye répondai : "bin, Monsieur le Curé, voilà : ma femme a une chèvre qui lui a fait trois chevreaux. Deux qui têtent et un qui regarde"... Le curò éklotai de rire. "Maria, apportez un verre !" Oye compré dô prumé couo. Lo Moria, yelo, olai vitu kar in vèru dyin le drisso è se bitai ma o rjre in bon mouman opré. No bravo fille, ma pa de lé plu couète. Y oye fouyu in pouo de tin po comprindre lé veyè.

Ékin s'otsobai bian po tu le mondu. Orètèron le dzour de lé mèsse. Trinkèron insin notre vè, è coumo le curò olève figni de dyina, Benè y gagnai no bouno par de frumadzu fôr que le doré conu fozai bian devola. Se dégonai o se rindre in sondzan o so Tõniñe que le morunorie de s'être bito in ribouoto notre vè.

¹ Expression très employée : "Fait pour faire", c'est-à-dire agréable, sympathique, d'humeur égale.

² *Bian porlère* : qui parle volontiers (c'est une qualité) ; *mo portan* : qui parle mal, grossier (c'est péjoratif).

³ *Lo coura basse* : avoir *lo coura basse*, profonde, traduction exacte de "l'estomac dans les talons".

Benoît chez son curé

Jadis, il y avait à Saint-Jean un curé qui était très agréable. Les gens l'aimaient bien. Il était toujours de bonne humeur, parlant facilement à tout le monde. On pouvait aller le voir quand on voulait, on était toujours bien reçu.

Il faisait régulièrement son service. Il disait sa messe avec religion (dévotion). Il allait toujours voir ses malades, il faisait bien son catéchisme et tout...

Cependant il bataillait en chaire quand il prêchait et il faisait batailler ceux qui l'écoutaient. Le pauvre diable ne s'en sortait pas. Vous auriez dit un taon dans un beurrier. Mais à part ça, les gens l'estimaient tout à fait. Que voulez-vous, on ne peut pas avoir toutes les qualités.

Un jour Benoît chez Tienne (Etienne) alla à la cure pour commander les messes de son défunt père, à l'occasion de son bout de l'an. C'était mardi, il s'était quelque peu mis en retard ici ou là à travers le marché en bavardant avec l'un ou l'autre. Quand il fut à la cure, ils étaient tous deux en train de manger, le curé et la Maria, sa servante. Ils avaient l'habitude de manger de bonne heure tous les deux vers onze heures trente.

Mais il n'y avait aucune importance. "Asseyez-vous, Benoît", dit le curé en s'essuyant la bouche. Benoît ne se fit pas prier : depuis longtemps il était sur ses jambes et il souffrait quelque peu du dos. Quand il fut assis, ils discutèrent tous ensemble. Ils parlèrent du temps, du gouvernement, des élections, et d'autres, sans oublier le prix des porcelets à Saint-Bonnet et à Montbrison. Le curé ne savait toujours pas ce que Benoît était venu faire. Mais avec les paysans, il faut prendre son temps et les laisser parler. De toute façon, ça ne l'empêchait pas de manger et de boire.

De son côté, Benoît aurait bien enduré de prendre quelque chose. Il commençait à avoir l'estomac dans les talons. Sa soupe du matin était déjà loin [profonde]. Voir boire et manger les autres, ça vous donne des envies.

Au bout d'un moment, le curé finit par lui demander : "Alors Benoît, c'est tout ce qu'il y a de neuf chez vous ?" Benoît s'essuya la moustache en préparant sa réponse. En français, bien sûr. Parce qu'au curé, au maître d'école, au notaire, aux gendarmes on ne parlait pas patois. Ce n'était pas convenable, ça ne se faisait pas dans le pays

Alors il lui répondit : "Monsieur le Curé, voilà, ma femme a une chèvre qui a fait trois chevreaux : deux qui têtent et un qui regarde"... Le curé éclata de rire : "Maria, apportez un verre !" Il avait compris du premier coup. La Maria, elle, alla vite chercher un verre dans le placard (le dressoir) et ne se mit à rire qu'un bon moment après. Une brave fille, mais pas des plus dégourdies (cuites). Il lui avait fallu un peu de temps pour comprendre les choses.

Cela se termina bien pour tout le monde. Ils fixèrent le jour des messes. Ils trinquèrent une autre fois, et comme le curé allait finir de dîner, Benoît y gagna une bonne portion de fromage fort que le dernier verre (canon) fit bien descendre. Il se hâta de rentrer chez lui en pensant à sa Tônine qui le disputerait pour s'être mis en ribote une nouvelle fois.

Mo gran mère lo Glôdine

Y'o kokun k'o dye : "Erou eklou k'an odyu no gran mère è in gronie." E be me, ai odyu lou dou. Vo vou porla, pa dô gronie, z'è dedzouo faj, ma de mo gran mère moternejo : lo Glôdine de vé Bounaire.

S'opelève Claudine Mosnier. Ere néchouo in 1856 vé Tsoterne din no de lo coumuno de Sin Dzouan. Son père Jacques Mosnier ère néchu vé Dzouanjé, tché Tété. Ai Truvo set Jacques Mosnier, tou de porin. Me ye sè in pouo pordyu dedyin. Ekô que fugai mon gran père bele s'ère morio ô no feno de vé Dymère : Benoîte Courat.

Kô Dzak ère néchu in 1814. Ere éto sudar o vint'an, ai gordo son caskou, son schako, avec le dze in cuivre qu'ébeyuère. Le mondu que le veyon le prenon po l'aigle de Napoléon : ô se trompon tou.

Etan dzuënu oye filo o Bourdyo ô son frère è d'otrou dô poyi. Filèvon o piè avec in popié dô curô, dô mère ou de lou jandarmou. Trè semane opré èron orivo. Lé truvévon de mondu de louron poyi que se l'é yèron étbli. Filèvon o l'in doré po sêta de boué. Eron sètère de lon : un métié fran pegneblu. Le ju y demourèvon ma in'ubar, d'otrou y fojon plujuré sézou.

Le frère de mon gran père bele se lé y'étbliaj è se ye moriaj. Lé réuchai fran olôr que d'otrou y mindzèron louré braye. Oye épousô lo fille de vun qu'ère néchu vé Montorché. Ekin vo dyere qu'oyon pa filo sin sôbè vont'olèvon. Me n'orière gran père y demouraj kokou tin, savou pa exactomin combian.

Ma ô bou de kokè sézou so pretindyo, mo future gran mère beleto, couminsève o truva le tin lon. Ere veyansano è y fozai dyere : "Te fo tourna che voulin nou moria." Klo Benoîte Courat ère néchouo vé Dymère in dyije vui sin vinto quatre. Se morièron in 1855 è mo gran mère lo Glôdine néssaj le trante vun de Tsolande 1856. Ogai douè z'otré sère plu dzouène ma que vikèron pa.

Donc lo Glôdine ère fille unique. Deye faire no dzinto fille. Ere ola o l'écouolo, se qu'ère rare de kô tin. Dyin le mozadzu de Tsétarne yoye ma yelo que soye écrire. Ô foje lé letre o lou sudar è leye lé réponse. N'oye vun que possaj set an in Cochinchine. Lo Glôdine s'ocupève de son courié.

Soye écrire, ma churtu oye pa le breteyu¹. Soye bian dyere. Tsa couo oye be lo yingo pouintyuo... E ovansève suvin de dyere. Oye pō de re, demourève jomai prèssô. Orye koje fai tetaj in vé crovo, coumo nan dye.

¹ *Le breteyu* : c'est quand on a le fil (de la langue) mal coupé) et qu'on bredouille. Pour cette opération ça coûtait, dit-on, 20 sous. Dire de quelqu'un : "on ne lui a pas volé ses vingt sous", c'est dire qu'il a une bonne langue.

Ma grand-mère Claudine

Quelqu'un a dit : "Heureux ceux qui ont eu une grand-mère et un grenier." Eh bien moi j'ai eu les deux. Je vais vous parler, non pas du grenier, je l'ai déjà fait, mais de ma grand-mère maternelle : Claudine de Bonaire.

Elle s'appelait Claudine Mosnier. Elle était née en 1856 à Chantereine, en haut de la commune de Saint-Jean. Son père Jacques Mosnier était né à Jouansiecq, chez "Tête". J'ai trouvé sept Jacques Mosnier, tous apparentés. Je m'y suis un peu perdu dedans. Celui qui fut mon arrière-grand-père s'était marié avec une femme de Gumières : Benoîte Courat.

Ce Jacques était né en 1814. Il avait été soldat à vingt ans. J'ai gardé son casque, son schako, avec le coq en cuivre qui brille. Ceux qui le voient le prennent pour l'aigle de Napoléon : ils se trompent tous.

Etant jeune il était parti à Bordeaux avec son frère et d'autres du pays. Ils partaient à pied, avec un papier du curé, du maire ou des gendarmes. Trois semaines plus tard ils étaient arrivés. Ils y trouvaient des gens de leur pays qui s'y étaient établis. Ils partaient à l'automne pour scier du bois. Ils étaient scieurs de long : un métier très pénible. Certains y restaient seulement un hiver, d'autres y faisaient plusieurs années.

Le frère de mon arrière-grand-père s'y établit et s'y maria. Il y réussit tout à fait, alors que d'autres y mangèrent leurs culottes. Il avait épousé la fille d'un homme né à Montarcher. Ce qui veut dire qu'ils n'étaient pas partis sans savoir où ils allaient. Mon arrière-grand-père y resta un certain temps, je ne sais pas exactement combien.

Mais au bout de quelques années sa promise, ma future arrière-grand-mère, commençait à trouver le temps long. Elle se sentait vieillir et lui fit savoir : "Il te faut revenir si nous voulons nous marier." Cette Benoîte Courat était née à Gumières en 1824. Ils se marièrent en 1855 et ma grand-mère, la Glaudine, naquit le 31 décembre 1856. Elle eut deux autres sœurs plus jeunes mais qui ne vécurent pas.

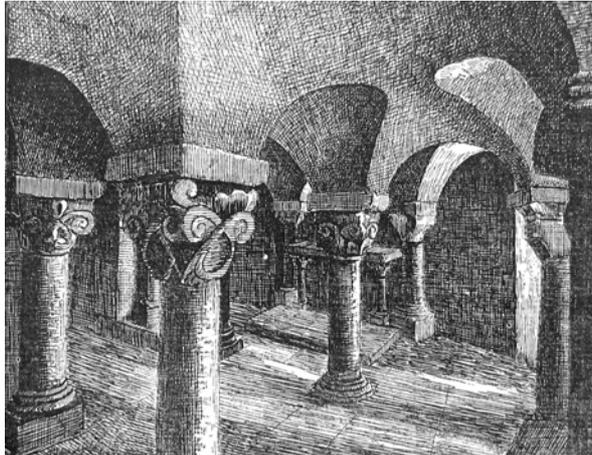
Donc la Glaudine était fille unique. Elle devait faire une jolie fille. Elle était allée à l'école, ce qui était rare de ce temps-là. Dans le hameau de Chantereine elle était seule à savoir écrire. Elle faisait les lettres aux soldats et lisait leurs réponses. L'un d'eux passa sept ans en Cochinchine. La Glaudine s'occupait de son courrier.

Elle savait écrire, mais surtout elle avait le fil bien coupé ¹. Elle savait très bien dire. Parfois elle avait bien la langue un peu pointue... Elle exagérait souvent. Elle n'avait peur de rien et ne restait jamais prise. Elle aurait presque fait têter un veau crevé, comme on dit.

Kan fugaj le mouman, lou pretindan mankèron pa. Yo n'o vintaine d'an, è truvo in ta de letre que mo gran mère oye ékondyu. Yoye trè dzuènu que lo vouyon. Vun de vé Setantegne, vun de vé Sin Boune, l'otru de vé Stétiène. Gnoye mémou vun de klou tré que y'écreye in ver, che vou plaj !!! Ekin dyuraj djuko in'an ovan son moriadzu.. ovec in katryèmou, mon gran père Jan Mori de vé Bounaire. Son nu ère Jean Marie Poyet. Soye lire è écrire, creyu, ma churtu oye de bian, ère "propriétaire", è demourève radjebu.

Ere néchu in 1853. Venaj demoura vé le Vordié dyin no mèsu qu'ère cho. Ô bou de koké sézou fozèron batyi nôtro mèsu. Oguèron trè fille : lo Mori Ljse qu'épousaj Paul tché Tsampagne de vé Mordjerio, mo mère lo Toinette, è pè veno que merè dô group o quatre an.

Mon gran père odyusaj ô se le churenū de mo fomille. Vegne de vé Bounaire vont'ère néchu, in violadzu de Sin Dzordzu. L'opelèvon Jan Mori de vé Bounaire. O duno le nu o lo mèsu o de klou que l'an obito, è mémou o l'indrè. N'in së vun, me, Jean de vé Bounaire. Le mondu d'ochu m'opèlon coum'ékin, ou be le curō de vé Bounaire. Ai douè z'identyetaj, coumo tu le mondu dô poyj.



Crypte de Saint-Jean-Soleymieux
(dessin de Félix Thiollier)

Quand ce fut le moment, les prétendants ne manquèrent pas. Il y a une vingtaine d'années, j'ai trouvé un tas de lettres que ma grand-mère avait cachées. Il y avait trois jeunes qui la désiraient : un de Saint-Anthème, un de Saint-Bonnet-le-Château, l'autre de Saint-Etienne. Il y en avait même un des trois qui lui écrivait en vers, s'il vous plaît !... Cela dura jusqu'à un an avant son mariage... avec un quatrième, mon grand-père Jean Marie de Bonaire. Son nom était Jean Marie Poyet. Il savait lire et écrire, je crois, mais surtout il avait des biens, il était propriétaire et il habitait à proximité.

Il était né en 1853. Il vint demeurer au Verdier dans une maison qui lui appartenait. Au bout de quelques années ils firent bâtir notre maison. Ils eurent trois filles : Marie Louise qui épousa Paul "chez Champagne" de Margerie, ma mère Toinette, et une qui mourut du croup à l'âge de 4 ans.

Mon grand-père amena avec lui le surnom de ma famille. Il venait de Bonaire où il était né, un hameau de Saint-Georges-Haute-Ville. On l'appelait Jean Marie de Bonaire. Il a donné le nom à la maison, à ceux qui l'ont habitée, et aussi à l'endroit. J'en suis un, moi, Jean de Bonaire. Les gens de là-haut m'appellent comme ça, ou bien : le curé de Bonaire. J'ai deux identités comme tous les gens du pays.



Eglise de Saint-Jean-Soleymieux
(dessin de Félix Thiollier)

Treze o trablo

Vou z'ai dedzouo dye que mo gran mère oye répons'o tu. Yoye no vè tché nou rechudyon de moriandère : lo nevouno de mon père que se moriève vè Morô. Coumo lé doué fomille èron bian d'ocôr ¹ è se cougnuchon dupè lontin, fouye rechöre lou dzènu commo fo.

Coumo ère d'usadsu dyin le poyi, lou formoyère ² vegnon tudzour ocompogno ou plutô escourto de vun ou veno de louro fomille. Coum'ékin évitorion le z'o dyere. Du moïn zô sondzèvon.

In orivan lou moriandère fojon lé presintochon che nan se cougnuche pa. E pé lo fiança bodève son sa de ké po faire gouta lé formaille. Dô tin le fianço tyerève lo tobotère de son djelè po ôfri no priso. Lé fene éturgnon in reyan. Opré nan se bitève o trablo.

Mo mère è mo gran mère oyon prepro in bon supa. Y oye po faire po tu kö mondu. In'efê y'oye de mondu : tché nou, avec mo tanto Mori Ljise, se n'ouomou Paul tchi Tsampagne è veno de louré fille.

Tu se possève bian, fran bian mèmou. Tu po no vè, avan de se bita o trablo Paul contai le z'invito, no vè, doué vè... Se trompève pa n'oye treze. Ekin le dzénève pa, ma k'olève dyere mo gran mère ? S'oprutsai de yelo è y fozai o l'ôreye : "Setin treze..." Lo Glôdine brontsai pa. Oye be comprè. Z'oye be veyu yelo mè ma dyeje re, ékin lo dérandzève pa, lo suporstyechon ère pa son fôr.

Foje éklo qu'ère sourdo. Olôr Paul s'oprutsai notro vè : "Setin treze..." Ma kô kouo lo rèponso tardai pa : "E be, fou le can defô, sarin ma plu duze !" Pa mè k'ékin... Tu le mondu se bitai ma o rjre è s'otylèron o mindza d'in boun'opetye.

¹ On peut dire aussi : *èron bian de couotche*, une allusion à la "coche du pain", marque sur une baguette qui mettait d'accord le client et le boulanger.

² *Formoyère* ou *moriandère* : les fiancés.

Treize à table

Je vous ai déjà dit que ma grand-mère avait réponse à tout. Il était une fois nous recevions chez nous des fiancés : la nièce de mon père qui se mariait à Marols. Comme les deux familles étaient bien d'accord et se connaissaient depuis longtemps, il fallait recevoir les jeunes comme il faut.

Selon l'usage du pays, les fiancés venaient toujours accompagnés, ou plutôt escortés, d'un ou d'une de leur famille. Comme ça ils éviteraient les réflexions (les "à-dire"). Du moins ils le pensaient.

En arrivant les fiancés faisaient les présentations si on ne se connaissait pas. Puis la fiancée ouvrait son sac en cuir pour faire goûter les dragées. Pendant ce temps le fiancé tirait la tabatière de son gilet pour offrir une prise. Les femmes étornaient en riant. Ensuite on se mettait à table.

Ma mère et ma grand-mère avaient préparé un bon souper. Il y avait abondance pour tout ce monde. En effet il y avait du monde : chez nous, avec ma tante Marie Louise son mari Paul chez Champagne et une de leurs filles.

Tout se passait bien, très bien même. Tout d'un coup avant de se mettre à table Paul compta les invités : une fois, deux fois... Il ne se trompait pas, il y en avait treize. Cela ne le gênait pas, mais qu'allait dire ma grand-mère ? Il s'approcha d'elle et lui glissa à l'oreille : "Nous sommes treize...", Claudine ne broncha pas. Elle avait bien compris. Elle l'avait bien vu elle aussi mais ne disait rien. Cela ne la dérangeait pas. La superstition n'était pas son fort.

Elle faisait la sourde. Alors Paul s'approcha une autre fois : "Nous sommes treize..." Mais cette fois la réponse ne tarda pas : "Eh bien, fiche le camp dehors nous ne serons plus que douze !" Pas plus que ça... Tout le monde se mit à rire et ils s'attelèrent à manger d'un bon appétit.

Lo cujeno de Moscou

Soyé-tj qu'ai no cujeno o Moscou ? Lo cougnusso pa ma m'an bian porlo de yèlo : è lo grôssso clouotche que se trouve dyin lou dzordyj dô Kremlin. Vou vo dyere coum'ékin s'é faj.

Dyin lo fomille Mosnier de mo gran mère lo Glaudjine, s'ère dye qu'in cuje de vé Vérö, in fondeur de clouotse, in Mosnier ôche, ère olo fandre no clouotche o dyé lè, yo kokou bravou tin. Ma n'in soyon pa mè. Djuk'ö dzour vont'in cuje de vé Yon olai in Russje. Ere ingénieur dyin n'ujeno è fugai invouyo o Moscou po son trovè. Lé demouraj kokou mè.

Dö tin qu'ère èlè foje kokou tour kan t'ère de repô, d'in la de l'otru. E no vè tombaj chu lo grôssso clouotche dô Kremlin è orivaj o se ransogna. klo clouotche fugai coumanda pa lo tsarjine Anna Ivanovna. Klo feno deye be être koke pouo chimplotuno po ové odyu l'idè de faire no che grôssso clouotche : dou sin tone, che vou plaj ! Dou sin mïlo kilô.

Fugai fondyuo in dye set sin trinto trè è plossa in dye set sin trinto sè. Ma oyon pa montö no pru fôrto tsorpanto. Ekin s'ébouyai tu è s'in cossaj in moursé que pèse vonze tone.

Lé sézou possèron. Lou Russe oyon léssö tuto lo veyo chu plache porè... In dyeje vui sin duze Napoléon orivaj o Moscou, ma lou Russe foutèron le fuo o louro vijlo. Tu brulaj ; è lo clouotche, sin sôbè¹ deyai être combla dyin le z'eflour. Y demouraj mè de cen t'an.

Fugai ma dégodza kan lou Russe démorunèron le quartié bian de tin oprè su le tsar Nicolas prumé.. Ôro, porè que nan lo pö vère avec son moursé cossö de vonze tone. Dindyu o risque pa de le rôba. Dedyin, o se que dyon y o n'inscripchon. Ô ne z'oprin qu'é t'éta fondyuo po l'Italien Mathieu Martorini qu'ère édö po dou z'incougnu : d'ozar² kö Mosnier de vé Verö. Ma n'é pa lo pouovo

Jean Anglade o rocontö kl'istojre dyin in roman : "Le Saintier³", qu'é bian écreyü, ma fran tristü o lire o lo fye. No vè que l'oyin rencontro o lo dzourna dô Yubre vé Setétienne, y demandö vont'on oye prè tut'ékin. Fozai ma koke pouo le tche ètsopo⁴ è n'in sôbö pa mè... Ma leyé son yubre, vo le coug.

Ch'olä o Moscou ola vère mo cujeno. Boya ye le bondzour de mo par. Ma inchista pa trouo passe que nou cougnussin pa. L'ai jomaj rencontro in yuo. Coumo nan dye po rire in porlan de klé porinteye éloigné è dutuse : cuje-cujölo⁵ !

¹ Sin sôbè, sin sovè : sans savoir, sûrement.

² D'ozar : très probablement.

³ Le saintier : de toc-sin, le fabricant de cloches

⁴ Faire le tche ètsopo : faire le chien échappé, image se traduisant par être très évasif, refuser d'affirmer... comme "botter en touche".

⁵ On dit ça avec un petit air sceptique et moqueur...

La cousine de Moscou

Savez-vous que j'ai une cousine à Moscou ? Je ne la connais pas mais on m'a beaucoup parlé d'elle : c'est la grosse cloche qui se trouve dans les jardins du Kremlin. Je vais vous dire comment cela s'est fait.

Dans la famille Mosnier de ma grand-mère la Glaudine, il s'était dit qu'un cousin de Viverols, un fondeur de cloches, un Mosnier aussi, était allé fondre une cloche là-bas au loin, il y a assez longtemps. Mais ils n'en savaient pas davantage jusqu'au jour où un cousin de Lyon alla en Russie. Il était ingénieur dans une usine et il fut envoyé à Moscou pour son travail. Il y resta quelques mois.

Pendant qu'il était là-bas, il faisait quelques tours quand il était de repos, d'un côté ou de l'autre. Et une fois, il tomba sur la grosse cloche du Kremlin et il arriva à se renseigner. Cette cloche fut commandée par la tsarine Anna Ivanovna. Cette femme devait bien être quelque peu folle pour avoir eu l'idée de faire une aussi grosse cloche : deux cents tonnes s'il vous plaît. Deux cent mille kilos.

Elle fut fondue en 1735 et placée en 1736. Mais ils n'avaient pas monté une assez forte charpente. Tout s'écroula et il s'en cassa un morceau de onze tonnes.

Les années passèrent. Les Russes avaient laissé toutes les choses en place, paraît-il. En 1812 Napoléon arriva à Moscou. Mais les Russes mirent le feu à leur ville. Tout brûla. Et la cloche, sans doute, dut être ensevelie sous les cendres. Elle y resta plus de 100 ans.

Elle ne fut dégagée que lorsque les Russes nettoyaient le quartier bien longtemps après sous le tsar Nicolas I^{er}. Maintenant on peut la voir avec son morceau cassé de onze tonnes. Personne ne risque de le voler. A l'intérieur dit-on, il y a une inscription. Elle nous apprend qu'elle fut fondue par l'Italien Mathieu Martorini qui était aidé par deux inconnus, sans doute ce Mosnier de Viverols. Mais je n'en ai pas la preuve.

Jean Anglade a raconté cette histoire dans un roman : "Le Saintier 3^e" qui est bien écrit, mais très triste à lire à la fin. Un jour où je l'avais rencontré à la journée du livre à Saint-Etienne, je lui ai demandé où il avait pris tout ça. Il resta assez évasif et je n'en sus pas plus. Mais lisez son livre, ça vaut le coup.

Si vous allez à Moscou, allez voir ma cousine. Donnez-lui bien le bonjour de ma part mais n'insistez pas trop parce que nous ne nous connaissons pas. Je ne l'ai jamais rencontrée nulle part. Comme on dit avec humour en parlant de ces parentés éloignées et douteuses : "cuje-cujôlo 5 !"

Le grô Goluno

Vou vo conta ce qu'orivai o mon gran père bele, c'éto dyere me n'orière gran père le grô Goluno. Son nu ère Jean Chassagneux, coumo mè. Ou plutô é mè qu'an opelo coumo se.

Pouoyu pa bian dyere de von t'ère. Z'ai jomai bian sôbu. Dorémin kokun d'ochu m'o dye que klo fomille Chassagneux sourtye de vé Gré, in mozdzu de Dyumère. Ma sorye pa éta de porin ô l'otro fomille Chassagneux : "Tché lou motelô", ou be olôr de loin. N'in savou pa mè. Foudri tsortsà de tye ne lè dyin lou réjstre de lé porouotse. Coumo que sèze, deye ma ètre de pitye mondu que deyon pa ovè grô ça ô sule ¹.

Kan t'ère fran dzuènu, cougnuche no fille de vé Tsertarne. Dyin le tin kô mozdzu ère fôr. Ere étô bian plu tô le chef lieu de lo coumuno "Montagne-en-Lavieu". Yo dindyu plu ôro, o par in étyi. Ere lo fille dô grô Peyu. L'opelèvon koum'ékin, son nu ère Peillon. Eke n'ère fran no bouno fomille : oyon po faire, olèvon o lo mèsso è vôtèvon bian, c'éto dyere o drètye bian chur. Foyon portyo de lou blan po le z'élekchon.

Jean è lo fille èron ma dzuènu è se convegnon bian tou dou. Ouai !... ma è lé fouille d'impô que s'ocourdorion jomai. Jean s'in dutève be in pouo, ma enfin lè montai no dyomindje opré mèdye po faire so demando ô grô Peyu.

Ô, ékin tréni pa !... Fugai tô reglo... Le père y ogai vîtu fai comprindre qu'in ga coumo se qu'oye ma sé brayu ô tyu è sou dou z'eklo orye jomai lo fille de tché Peyu.

Ogai ma o se tournà virà po la vère oyur. O se luyai tché lo vevo Béalem que demourève vé Vialo. L'opelèvon "lo Goluna", posse qu'ère vevo d'in ôfichè, in copitaine de lo gardo nochônalo de vé lo Vîlo, o se que n'an dye. Ere pa sin re. Ô contrère. Oye de bian, de boué è de sô. Ma oyon dji odyu de mènà. Coumo ère veyansano è que pouye pa faire ola kô grô bian tuto sulo, luyai Jean po faire son trovè.

Tu morsai bian. Fran bian mémou, puisque lo Goluna è Jean se morièron pouo de tin opré. Crèyu be que y'ogai de carte o battre ² ô lou nevou, o se que m'an dye. Ma enfin basto !... Koké sezou possèron è pè lo Goluna merè. Tè don... Vetyo Jean qu'éritai de tu. Le churnu "Jean tché le Goluno". Ma ékin n'ère pa dzénan gne pesan o pourta. Churtu éritai dô bian : lou pra, lé tare, lou boué sin z'échebla lou sô in ordzin è in'ôr. Tutekin l'orandzève bian è y ingressève bian so pêlo ³.

In fozan ékin tournai grapj vè Tsertarne keto vè avec son tsopè è sou sular sin sôbè... Lo belo l'oye pa ècheblo è l'opètève tudzour. E coumo lé veyè tsandzèvon dô tu t'ô tu, ékin fugai vîtu reglo. "Kô kouo, che lo vougle, é tyo, lo pougyé inmena", y dyezai ma le grô Peyu in y vorsan no bouno gouto.

¹ Expression disant qu'ils ne devaient pas être propriétaires terriens.

² *Des cartes à battre* : des difficultés imprévues.

³ En patois, on "engraisse" la poêle : ça lui donnait de gros moyens de vivre.

Le "gros" Galonné

Je vais vous raconter ce qui arriva à mon arrière-grand-père "le gros Galonné". Son nom était Jean Chassagneux, comme moi, ou plutôt c'est moi qu'on a appelé comme lui.

Je ne peux pas bien dire d'où il était. Je ne l'ai jamais bien su. Dernièrement quelqu'un de là-haut m'a dit que cette famille Chassagneux sortait de Gruel, un hameau de Gumières. Mais elle n'aurait pas été apparentée à l'autre famille Chassagneux "chez les matelots", ou alors de loin. Je n'en sais pas plus. Il faudrait chercher ici et là dans les registres des paroisses. De toute façon, ce ne devait être que de petites gens n'ayant pas grand-chose au soleil ¹.

Quand il était très jeune, il connaissait une fille de Chantereine. Jadis ce hameau était peuplé. Il avait été bien plus tôt le chef-lieu de la commune de la Montagne-en-Lavieu. Il n'y a plus personne actuellement sauf en été. C'était la fille du "gros Peyu". On l'appelait ainsi, son nom était Peillon. C'était une très bonne famille : ils avaient de quoi faire, allaient à la messe et "votaient bien", c'est-à-dire à droite bien sûr. Ils faisaient partie des blancs pour les élections.

Jean et la fille n'étaient que jeunes et ils se plaisaient bien tous deux. Oui !... mais c'étaient les feuilles d'impôt que ne s'accorderaient jamais. Jean s'en doutait bien un peu, mais enfin il y monta un dimanche après-midi pour faire sa demande au gros Peillon.

Oh cela ne traîna pas... Ce fut tôt réglé... Le père lui eut vite fait comprendre qu'un gars comme lui n'ayant que ses pantalons au derrière et ses deux sabots n'aurait jamais la fille de chez Peillon.

Il n'eut qu'à se "rentourner" pour aller voir ailleurs. Il se loua chez la veuve Béalem qui habitait à Vioville. On l'appelait "la Galonnée" parce qu'elle était la veuve d'un officier, un capitaine de la garde nationale de Montbrison à ce qu'on m'a dit. Elle n'était "pas sans rien". Au contraire. Elle avait des biens, des bois et de l'argent. Mais ils n'avaient pas eu d'enfants. Comme elle était déjà âgée et qu'elle ne pouvait pas gérer cette grosse propriété seule, elle embaucha Jean pour faire son travail.

Tout marcha bien, très bien même, puisque la Galonnée et le Jean se marièrent peu de temps après. Je crois bien qu'il y eut "des cartes à battre ²" avec les neveux, à ce qu'on m'a dit. Mais enfin basta !... Quelques années passèrent et la Galonnée mourut. Té donc... Voilà Jean qui hérita de tout. Le surnom "Jean chez le Galonné". Mais ce n'était pas gênant ni lourd à porter. Surtout il hérita de la propriété : les prés, les terres, les bois sans oublier la fortune en argent et en or. Tout ça l'arrangeait fort et lui graissait bien sa poêle ³.

Avec ça il remonta à Chantereine. Cette fois avec son chapeau et ses souliers, sans aucun doute. La belle ne l'avait pas oublié et l'attendait toujours. Et comme les choses changeaient du tout au tout, ce fut vite réglé. "Cette fois, si tu la veux, tu peux l'emmener" lui dit le gros Peillon en lui versant une bonne goutte.

L'inmenai pa kö dzour bian chur. Ekin se fai pa kan n'an z'é bian élevo. Ma le z'okourdaye tréneron pa. Se morièron dè ke lo coremo fugai tsoba. Oyon dedzouo pordyu koké bravé sézou, ôro se fouye dégonā. Klo Peyuno venai don demoura vé Vialo ô se n'ouomou. Fugai lo segondo Goluna.

Oguèron quatre z'efan, don mon gran père que fugai in'otru Jean Chassagneux. E pè yèlo merai. Que faire avec kö grô bian è churtu de pétyeto mèna. Olève boreya lé père⁴. Olor se tournoi moria ô no filie Damon de vé Gonso. Ere pa che loin de vé Vialo que Tsetarne. Fugai don lo trejémo Goluna è oguèron trè z'efan. Vetyo coumo fugai fai.

Ekin s'é posso dyin lé sezou dye je vui cin quorante o dye vui cin chinquanto. So pa exactomin lé date. Ma é ce que m'an dye chu mon gran père bele que s'ère bian morio trè coup. Que vouyé-ti, é de veyè qu'orivon tsa mouman. Fo pa n'in rjre s'é mè éto veyu.

Tou klou détail de kl'istoire le zè ma söbu bian tar pa d'otrou mondu de lo fomille Peyu. Posse que klé veyè de lé fomille se dyejon pa bian dyin le tin tché nou, churtu o lou petyi. Ere pourtan coum'ékin : n'an ye pö re tsandsa.

⁴ *Batailler les pierres* : éprouver de grosses difficultés (formule courante).

Il ne l'emmena pas ce jour-là, bien sûr. Cela ne se fait pas quand on est bien élevé. Mais les accordailles ne traînèrent pas. Ils se marièrent dès la fin du carême. Ils avaient déjà perdu quelques bonnes années, maintenant il fallait se dépêcher. Cette *Peillonne* vint donc habiter à Vioville avec son mari. Elle fut la seconde *Galonnée*.

Ils eurent quatre enfants dont mon grand-père qui fut un autre Jean Chassagneux. Et puis elle mourut. Que faire avec cette grosse ferme et surtout ces jeunes enfants ? Il allait avoir de grandes difficultés. Alors il se remaria avec une fille Damon de Gonsot. Ce n'était pas si loin de Vioville que Chantereine. Elle fut donc la troisième *Galonnée* et ils eurent trois enfants. Voilà comment ce fut fait.

Cela s'est passé dans les années 1840-1850. Je ne sais pas exactement les dates. Mais c'est ce qu'on m'a dit sur mon arrière-grand-père qui s'était bien marié trois fois. Que voulez-vous ? Ce sont des choses qui arrivent certains moments. Il ne faut pas en rire, cela s'est vu d'autres fois.

Tous les détails de cette histoire je ne les ai appris que bien plus tard par d'autres membres de la famille Peillon. Parce que ces choses de famille ne se disaient pas bien chez nous jadis, surtout aux enfants. C'était pourtant comme ça. On ne peut rien y changer.



Porte de la caserne de Montbrison

Vé Rouè dô tîj de lo Révoluchon

Vou z'ai porlo de mo gran mère moternelo "lo Glôdine". Ôro vou porlorè de me n'ôtro gran mère, lo mère de mon père, no goluna don, lo quatriémo. S'opelève Marie Liotier, ère néchouo vé Rouè, in pitye mozadzu de lo coumuno de Dymère que se trougve djustu rajebu lou boué. Ô fan portyo de lo grand'épino bouéza de lou mon dô Forè. De bravou boué make son étô rovodzo po lo grand'oriche de tsolande quatre vin dyeje nô.

Le z'ancêtre de mo gran mère tegnon no bouno fermo vé Rouè dyé chu o onze cin d'oltitude. Dô tîj de la révoluchon le mondu de la montagne oyon tou refusé lé lué dô gouvarnomin contro lo relidjon è lou prétre.

Lou curô oyon pourtan contribuô o lou prumé suksè de la révoluchon. Ere yelou churetu qu'oyon inspiro è écreyu lou fomeu coyè de doléance. Yoye ma bian yelou qu'oyon d'instrukchon dyin lou pityi violadzu.

E pê ékin se gatai kan l'Assemblée constituante vôtai lo constituchon civilo dô clergé in juyè mîlo sèt cin quatre vin dè è le sormin o y préta in novambre. Lé veyé tsandsèron dô tu t'ô tu.

Bian de curô chinèron le sormin, lou plu vieu o ce que m'an dye. Biocouo se rétroctèron pouo de tîj opré. Ma lo mojourito refusèron de china è fuguèron fourço de fila è de s'ékondre. Ere lou "non-jureurs", lou réfroctère.

Fugai n'époquo bian tristô po tu le mondu. Lou prétre "jureurs" qu'oyon préto sormin èron numo dyin lé porouotse. Ma bian de mondu lou vouyon pa è s'odriassèvon o de prétre "non-jureur".

Vikion d'un la de l'otru, intretègnü po le mondu o l'ékondyo. Possèvon dyin lou violadzu de nè churetu po dyere lo mèsso, moria le mondu, botyisa lou petyi, boya lou sacromin o lou moladu.

Eklou que se fojon oropa po lou blu, lou jandarmou de la révoluchon èron imprisunô è tso couo fujeyo ou guillotino o Fur ou vé Yon.

O Fur, ère Javogues que broyandève tu. Et le mondu le crognon coumo le fuo. Vun de me z'anchan prédécèsseur le curô de Saint-Laurent-Rochefort oye be chinq le sormin ma se fozai prindre o ékondre in prétre réfroctère. Fugai oreto, meno o Fur è fujeyo.

Vou vo conta ce qu'orivai tché le z'ancêtre de mo gran mère, ochu vé Rouè de klou tîj. Demourèvon dyin lo dorère mèsu dô mozadzu, rajebu lou boué. E y'oye in prétre refroctère que possève tsa couo è vegne ludza tché yèlou.

Au Royet pendant la Révolution

Je vous ai déjà parlé de ma grand-mère maternelle "la Glaudine". Maintenant je vous parlerai de mon autre grand-mère, la mère de mon père, une "galonnée" donc, la quatrième. Elle s'appelait Marie Liotier, elle était née au Royet, un petit hameau de la commune de Gumières qui se trouve juste au ras des bois. Ils font partie de la grande épine boisée des monts du Forez. De jolis bois, mais ils ont été ravagés par la grande tempête de Noël 1999.

Les ancêtres de ma grand-mère tenaient une bonne ferme au Royet, là-haut à 1 100 m d'altitude. Pendant la Révolution tous les gens de la montagne avaient refusé les lois du gouvernement contre la religion et les prêtres.

Les curés avaient pourtant contribué aux premiers succès de la Révolution. C'étaient eux surtout qui avaient inspiré et écrit les fameux cahiers de doléances. Ils étaient bien les seuls à avoir de l'instruction dans les petits villages.

Et puis cela se gâta quand l'Assemblée constituante vota la Constitution civile du clergé en juillet 1790 et le serment à y prêter en novembre. Les choses changèrent du tout au tout.

Pal mal de curés signèrent le serment, les plus âgés à ce qu'on m'a dit. Beaucoup se rétractèrent peu de temps après. Mais la majorité refusa de signer et ils furent obligés de fuir et de se cacher. C'étaient les non-jureurs, les réfractaires.

Ce fut une bien triste époque pour tout le monde. Les prêtres "jureurs" qui avaient prêté serment étaient nommés dans les paroisses. Mais beaucoup de gens ne les voulaient pas et s'adressaient à des prêtres "non-jureurs".

Ils vivaient d'un côté et de l'autre, entretenus par les gens en cachette. Ils passaient dans les villages la nuit surtout pour dire la messe, marier les gens, baptiser les enfants, donner les sacrements aux malades.

Ceux qui se faisaient prendre par les bleus, les gendarmes de la Révolution, étaient emprisonnés et parfois fusillés ou guillotins à Feurs ou à Lyon.

A Feurs, c'était Javogues qui commandait tout. Et les gens le craignaient comme le feu. Un de mes anciens prédécesseurs, le curé de Saint-Laurent-Rochefort, avait bien signé le serment, mais il se fit prendre à cacher un prêtre réfractaire. Il fut arrêté, conduit à Feurs et fusillé.

Je vais vous dire ce qui arriva chez les ancêtres de ma grand-mère, là-haut au Royet en ce temps-là. Ils habitaient la dernière maison du village tout près des bois, et il y avait un prêtre réfractaire qui passait parfois et venait loger chez eux.

Oyon bian colculo lé veyè. Y oye lo grôso tché Yôtié, lo vieille gran mère koke poug infirmo que sourtye plu de so tsambro è que se foje odyure son mindza. Kan le prétre possève, ludzève vé lou gronié è mindzève avec lo gran mère.

Ere bian o l'obrj : che lou blu montèvon de vé Dyumère, le mondu lou veyuon vegni, ovortyon tché Yotié po faire filà le prétre. Doré le plocar de tsambro yoye no pôrto que boyève chu le doré dô batyemin o l'intra de lou boué. Ere éjo sôta defô è s'étsopa in ka d'olérto.

Yo no vè tché Yôtié vegnon de luya no pityeto chevinto po faire le trouvè è s'occupa de lo gran mère. Make y oyon pà intye dye qu'in prétre possève tsa coug in s'ékondan.

In dzour n'ère orivo vun o l'improviste ma dindyu n'oye porlo. Kokou dzour opré, lo dzouéno bone se coutordzève ô no vijeno. E y dyezai : "Tche Yôtié, y comprènu re ; dumpé kokou dzour lo gran mère o prè d'opetye. S'é bita o mindza ; ô mindze lo poyin po rossoji."

Lo vijeno ère bian o couran : olaj vitu conta ékin o lo fomille : "Méfia vou, vôtro chevinto parle troug, y fo vjtu explika lé veyè è y dyere de se kjsa."

E ce que fozèron de brj. Lo dzouéno continuaj son trouvè sin re plu dyere o dindyu. Et le prétre fugaj jomaj inquiéto.

Ils avaient bien calculé les affaires. Il y avait la vieille grand-mère Liotier quelque peu infirme qui ne sortait pas de sa chambre et se faisait apporter sa nourriture. Quand le prêtre passait, il logeait dans les greniers et mangeait avec la grand-mère.

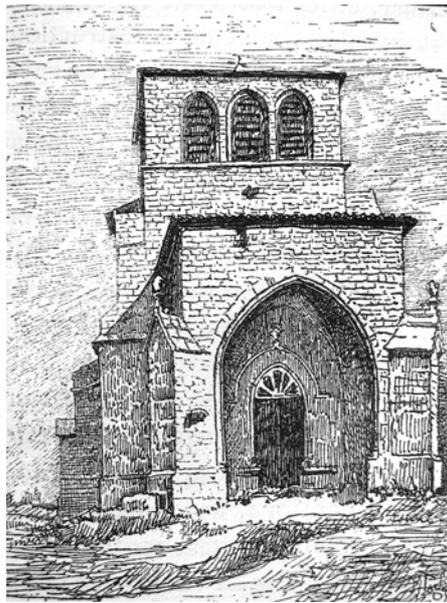
Il était bien à l'abri : si les bleus montaient de Gumières, les gens les voyaient venir, ils avertissaient chez Liotier pour faire partir le prêtre. Derrière le placard de la chambre il y avait une porte qui donnait sur l'arrière du bâtiment à l'entrée des bois. C'était facile de sauter dehors et de s'échapper en cas d'alerte.

Une fois, chez Liotier, on venait de louer une jeune servante pour faire le travail et s'occuper de la grand-mère. Mais ils ne lui avaient pas encore dit qu'un prêtre passait parfois en se cachant.

Un jour, il en était arrivé un à l'improviste mais personne n'en avait parlé. Quelques jours plus tard, la jeune bonne bavardait avec une voisine. Et elle lui dit : "Chez Liotier, je n'y comprends rien ; depuis quelques jours la grand-mère a pris de l'appétit. Elle s'est mise à manger. Elle mange nous ne pouvons plus la rassasier."

La voisine était bien au courant ; elle alla vite conter ça à la famille. "Méfiez-vous, votre servante parle trop, il faut vite lui expliquer les choses et lui dire de se taire."

C'est ce qu'ils firent très vite. La jeune fille continua son travail sans ne plus rien dire à personne. Et le prêtre ne fut jamais inquiété.



Eglise de Gumières (dessin de Tardieu)



Saint-Jean-Soleymieux